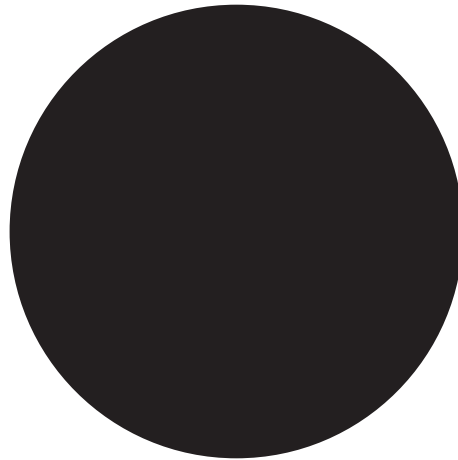


LE DÉPLACEMENT DE L'AUTORAT ?



PLATEFORMES ET INTELLIGENCE ARTIFICIELLE
EN ARCHITECTURE INTÉRIEURE

Passant ADEL MASSOUD
Sous la Direction de Manolita FRERET-FILIPPI

La réalisation de ce mémoire a été rendue possible grâce au soutien de plusieurs personnes, auxquelles je souhaite exprimer ma sincère gratitude.

Je tiens à remercier Manolita Freret-Filippi, directrice de ce mémoire, pour sa patience, sa rigueur et son accompagnement attentif tout au long de ce travail.

Je remercie également ma famille pour sa patience, son soutien et sa compréhension durant cette période exigeante.

Avant-propos	6
Introduction	7
Chapitre 1	
L'autorat comme position	11
Art déco : la référence comme transformation	12
Bauhaus : la référence comme processus	14
Postmodernisme : la référence comme interprétation	15
Chapitre 2	
La référence sous régime de plateforme	19
La circulation des plateformes et le déplacement de la référence	20
De la référence située au motif visuel	22
Chapitre 3	
L'automatisation de la référence	
De la circulation à la génération : formalisation en amont	27
Intention déléguée et déplacement de l'autorat	29

Chapitre 4

Validation sous contrainte : un protocole comparatif 35

Condition A : Problème D'abord 40

Condition B : Plateforme d'abord 42

Condition C : IA d'abord 45

Chapitre 5

De l'analyse à l'opération

La validation comme dispositif 53

Le jugement et la suspension de la légitimité 54

La responsabilité comme endurance décisionnelle 55

L'arbitrage sous contrainte 56

Conclusion 58

Annexes 59

Bibliography Notes 60

Crédits iconographiques 62

English Verison 64

Passant Adel

Avant-propos

Entre deux explications, je choisis celle qui me coûte le plus.

PAUL VALÉRY

Je ne suis pas arrivée à cette recherche par la théorie seule, mais par une exposition prolongée à une culture visuelle en transformation active. En parallèle de mes études en architecture, j'ai commencé à écrire sur la mode en ligne à la fin des années 2000, à un moment où les écosystèmes visuels numériques émergeaient encore de manière expérimentale et peu structurée. Ce que ces plateformes offraient alors relevait avant tout de l'accès : la possibilité de rencontrer des références, des pratiques et des univers visuels jusque-là éloignés, fragmentés ou difficilement accessibles. Cette première phase était marquée par l'exploration plutôt que par la performance, et par la découverte plutôt que par la répétition.

Progressivement, cette ouverture s'est transformée. À mesure que les plateformes se développaient, la logique de découverte a laissé place à celle de la saturation. Les images ont commencé à circuler plus rapidement que les idées, tandis que les écarts esthétiques se resserraient. Dans le champ de la mode, cette mutation est devenue particulièrement lisible : les références ont cessé de fonctionner comme des positions à interpréter ou à contester, pour devenir des motifs reconnaissables à adopter. Ce qui circulait n'était plus une question à travailler, mais une cohérence déjà stabilisée par la répétition.

Lorsque je me suis ensuite engagée pleinement dans l'architecture intérieure, j'ai reconnu des dynamiques similaires à l'œuvre au sein d'une discipline pourtant traditionnellement gouvernée par des conséquences spatiales, matérielles et constructives. L'architecture intérieure a toujours mobilisé la référence et le précédent ; ce point n'était pas nouveau. Ce qui semblait s'être déplacé, en revanche, était le moment auquel ces références acquéraient une forme d'autorité. Les propositions visuelles circulaient aisément d'un contexte à l'autre, tandis que les processus d'interprétation, de mise en situation et de mise en responsabilité vis-à-vis de conditions spécifiques devenaient plus difficiles à identifier. Ce qui se brouillait n'était pas la créativité ou l'originalité, mais le moment précis où une direction spatiale était effectivement décidée — et par qui.

L'arrivée de l'intelligence artificielle générative est venue intensifier cette difficulté déjà présente. Plus que ses capacités techniques, c'est la familiarité des réactions qu'elle a suscitées qui a retenu mon attention. La question, pour moi, ne relevait pas uniquement de l'apparition d'un nouvel outil, mais de la rapidité avec laquelle des propositions spatiales ont commencé à apparaître comme résolues, souvent avant que les conditions auxquelles elles étaient censées répondre n'aient été examinées. C'est ce déplacement temporel qui a rendu, à mes yeux, la question de l'auteur impossible à éviter.

+ VALÉRY, Paul. Cahiers, tome I.
Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1973.

Introduction

Au cours de la dernière décennie, l'architecture intérieure a été de plus en plus façonnée par la circulation — et plus récemment par la génération — d'images et de propositions spatiales à travers les plateformes numériques et les systèmes d'intelligence artificielle. Les directions spatiales apparaissent désormais sous la forme d'ensembles cohérents — styles, atmosphères, figures organisationnelles — qui circulent aisément d'un contexte à l'autre, souvent détachés de sites, de programmes ou de contraintes spécifiques. Ces propositions arrivent fréquemment déjà stabilisées, se présentant moins comme des hypothèses à éprouver que comme des directions à adopter.

Cette transformation affecte le rythme même de la pratique du projet. La cohérence est souvent rencontrée très en amont, avant que les questions d'usage, de circulation, de réglementation ou de conséquences à long terme n'aient été articulées. Il ne s'agit pas d'une disparition de la décision, mais d'un déplacement de son moment : les propositions spatiales tendent à acquérir une autorité avant d'avoir été confrontées aux conditions auxquelles elles doivent répondre.

L'architecture intérieure a toujours opéré à travers la référence, le précédent et la transmission culturelle. Ce qui s'est déplacé, en revanche, est le moment auquel la référence devient autoritaire : dans les conditions contemporaines, les propositions visuelles circulent avec une légitimité implicite produite par la répétition, la visibilité et la reconnaissabilité, si bien que la cohérence peut précéder la délibération et que la légitimité est accordée avant l'établissement de critères de responsabilité.

Ce mémoire examine dès lors où et quand l'autorité peut encore être exercée en architecture intérieure lorsque des propositions spatiales acquièrent une valeur prescriptive avant que le projet n'ait défini ce à quoi elles doivent répondre.

La recherche ne vise ni l'évaluation esthétique des images, ni la comparaison des performances des plateformes ou des outils génératifs. Son objectif est analytique : interroger les modalités selon lesquelles l'autorité spatiale est accordée, différée ou déplacée, et les conditions dans lesquelles la responsabilité peut encore être assumée lorsque l'ordre temporel de la décision est altéré.

Les images mobilisées — issues de plateformes numériques ou générées par des systèmes d'intelligence artificielle — sont traitées non comme des projets ou des décisions d'auteur, mais comme un corpus de propositions visuelles permettant d'observer l'acquisition d'autorité de la cohérence en amont du jugement architectural.

Le mémoire progresse du diagnostic à l'analyse, puis à l'opération, en combinant un ancrage historique, l'examen des conditions contemporaines, une mise à l'épreuve empirique, et un protocole analytique contrôlé. Il ne se positionne pas contre les plateformes numériques ni contre l'intelligence artificielle, mais cherche à comprendre comment les transformations de la circulation visuelle et de la productionw générative déplacent le moment des décisions spatiales et les conditions de lisibilité de l'auctorialité.



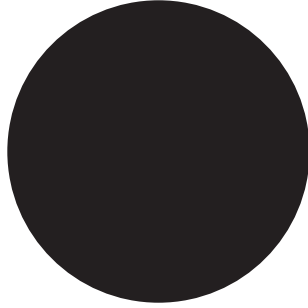
CHAPTER

1

L'autorat comme position



Ce chapitre établit une définition fondatrice de l'autorat. À partir de cette définition, il analyse plusieurs configurations historiques afin d'examiner comment l'autorat est devenu lisible, et à quel moment et selon quelles modalités la référence a opéré dans la pratique architecturale



Lorsque je parle d'autorat en architecture intérieure, je ne fais pas référence à une expression stylistique ni à une signature formelle. L'autorat désigne la position à partir de laquelle la responsabilité architecturale est exercée. Il nomme la capacité à assumer la redevabilité des décisions spatiales une fois que les conditions auxquelles elles doivent répondre ont été articulées. La manière dont ces termes sont définis ici n'est pas neutre ; elle détermine l'endroit où l'autorat pourra ensuite être situé.

La responsabilité, telle qu'elle est entendue ici, n'est ni une attitude morale ni une intention abstraite. Elle désigne l'obligation de répondre des conséquences spatiales d'un projet une fois que des critères ont été définis. Ces critères concernent ce à quoi le projet est tenu de répondre de manière concrète : l'usage, la circulation, le comportement des matériaux, la construction, la réglementation, la durée et l'habitation. La responsabilité ne devient opérante que lorsque de tels critères sont explicitement établis.

Dans ce cadre, l'autorat ne peut pas être identifié au seul niveau de l'apparence. La cohérence spatiale, la constance formelle ou la qualité expérientielle peuvent être perceptibles, mais elles ne suffisent pas en elles-mêmes à établir l'autorat. La cohérence ne devient autorale que lorsqu'elle est fondée sur des critères articulés et soumise à la responsabilité. En l'absence de cet ancrage, la cohérence demeure plausible mais non redevable.

L'architecture intérieure opère à travers des systèmes de décisions qui s'étendent à l'ensemble du projet. Les proportions, la circulation, l'articulation des matériaux, la lumière et la séquence spatiale ne fonctionnent pas comme des gestes isolés, mais comme des éléments interdépendants au sein d'un ordre spatial cohérent. Comme le soutient l'historien et théoricien français de l'architecture Pierre Pénicaud⁺ (né en 1960) dans *L'Architecture intérieure* (2000), l'architecture intérieure se définit moins par la forme expressive que par l'organisation de l'espace à travers l'usage, la circulation, l'articulation des matériaux et l'expérience vécue. L'autorat, en ce sens, ne réside pas dans l'expression, mais dans la cohérence des décisions prises sous contrainte.

⁺ PÉNICAUD, Pierre.
L'architecture intérieure.
Paris : Éditions du Moniteur,
2000.

Pour que la cohérence spatiale devienne redevable, elle doit être ancrée dans la responsabilité. La responsabilité ne peut opérer qu'une fois que des critères ont été articulés. La référence, à son tour, ne devient autorale que lorsqu'elle entre dans le projet après que cette responsabilité ait été structurellement assumée. La référence ne produit pas l'autorat en elle-même. Elle ne devient opérante que dans la mesure où elle répond à une nécessité déjà définie.

L'intention, telle qu'elle est employée ici, ne désigne ni une préférence stylistique ni des objectifs déclarés. Elle désigne le moment où des critères sont articulés, rendant la responsabilité opérante. L'intention émerge lorsque le projet est confronté à des conditions concrètes de construction, de site, de comportement des matériaux, de climat, d'usage, de réglementation et aux exigences du client comprises comme des contraintes opérationnelles, des limites budgétaires et des conditions d'occupation à long terme. L'intention n'est donc pas expressive, mais située et structurelle.

Sur la base de ce cadre analytique, l'autorat en architecture intérieure peut être lu à travers la relation temporelle entre responsabilité, intention et référence. Plutôt que d'aborder les mouvements historiques comme des catégories stylistiques, les configurations suivantes sont examinées comme des situations dans lesquelles cette séquence est demeurée lisible de différentes manières. Ces cas ne servent ni de modèles à reproduire, ni d'histoire linéaire de l'architecture intérieure, mais de points de comparaison analytiques. Pris ensemble, ils permettent d'observer comment l'autorat devenait lisible lorsque la référence n'entrait dans le projet qu'après la formulation d'un problème spatial et l'établissement de critères de responsabilité.

Art déco

La référence comme transformation

L'Art déco marque une période dans laquelle la référence est mobilisée de manière délibérée en architecture intérieure. À un moment où la discipline est confrontée à un défi spécifique — celui de médiatiser la production moderne avec des aspirations à la continuité culturelle, au luxe et à la cohérence spatiale — l'Art déco ne traite pas la référence comme un ajout ornemental. Inscrite dans l'entre-deux-guerres, période marquée par une industrialisation rapide, l'intensification des échanges internationaux et la recomposition des hiérarchies culturelles, la référence n'intervient qu'une fois qu'une ambition moderne ait déjà été établie. Les formes culturelles ne sont ni importées pour authentifier le projet, ni mobilisées pour le justifier rétrospectivement ; elles sont sélectionnées et transformées afin de soutenir un projet spatial et matériel qui les précède.

L'Art déco est souvent décrit comme un style décoratif ou de surface, une lecture qui tend à masquer sa logique opératoire sous-jacente. Des architectes et designers d'intérieur tels qu'Émile-Jacques Ruhlmann (1879–1933) et Jean Dunand (1877–1942) ont développé un langage moderne par abstraction sélective et par raffinement des matériaux. Les références culturelles issues de sources égyptiennes, japonaises ou mésoaméricaines ne sont pas copiées, mais distancées de leurs contextes d'origine, réinterprétées et affinées afin de pouvoir opérer de manière cohérente au sein de nouveaux systèmes spatiaux, matériels et techniques.

Dans l'Art déco, l'autorat est ancré dans une responsabilité à l'égard de la cohérence : les références sont sélectionnées dans la mesure où elles peuvent être transformées en un ordre matériel et spatial consistant. Comme le montre



BOUDOIR
RUHLMANN, décorateur

Fig. 1

1 Boudoir, conçu par Émile-Jacques Ruhlmann, présenté dans *The Birth of Art Deco: Ruhlmann and the Hôtel du Collectionneur*, 1925.

+ BRÉON, Emmanuel.
L'Art déco : Paris 1920-1939.
Paris : Éditions de la Réunion
des musées nationaux, 2003.

Emmanuel Bréon⁺ dans son analyse de l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels modernes (1925), l'authenticité n'est pas recherchée dans la fidélité aux origines, mais dans la production d'un langage moderne cohérent.

La référence est ici évaluée à l'aune de sa capacité à se soumettre à un ordre spatial et matériel déjà articulé. L'Art déco établit ainsi une configuration dans laquelle l'autorat demeure lisible parce que la référence n'entre dans le projet qu'après que la responsabilité a été structurellement assumée.

Bauhaus

La référence comme processus

Le Bauhaus représente un moment historique au cours duquel l'architecture intérieure est confrontée à l'épuisement des styles historiques et à la nécessité de développer des méthodes compatibles avec la production industrielle et la reconstruction sociale. Dans ce contexte, l'autorat ne peut plus être fondé sur la traduction visible de formes culturelles, mais sur l'organisation des processus par lesquels l'espace est produit.

Souvent décrit comme une rupture avec les styles historiques, le Bauhaus ne refuse pas la référence ; il la redirige. Les savoirs culturels et techniques ne disparaissent pas, mais cessent de fonctionner comme source de langage visuel. La référence n'opère plus comme citation, mais comme un mode de réflexion sur la construction, la fabrication et l'organisation spatiale. Elle est activée à travers des processus de faire plutôt que par l'emprunt formel. Les traditions artisanales, les techniques vernaculaires et les savoirs préindustriels sont testés, traduits et retravaillés à l'aide de dispositifs modernes, puis introduits seulement après que les questions de construction et de fonction aient été établies.

Ce déplacement de la référence a des conséquences directes sur l'autorat. Au Bauhaus, l'autorat n'est pas défini par une expression stylistique ni par une signature formelle. Il se situe dans la responsabilité de la manière dont les choses sont fabriquées. Les décisions architecturales sont évaluées selon leur capacité à organiser matériaux, techniques et relations spatiales en systèmes constructibles et utilisables. La référence opère ainsi comme un mode de responsabilité exercé après l'articulation de critères constructifs, liant l'autorat au processus et à la construction plutôt qu'à la reconnaissance visuelle.

2 ADGB-Bundesschule, Bernau (1928-1930).
Intérieur du bâtiment conçu par Hannes Meyer (direction du Bauhaus).

3 Michael Graves, Karen Wheeler, appartement privé, 1983.
Photographie : Peter Aaron / Esto Photographics Inc.
Publié dans Domus, n° 639, mai 1983.



Fig. 2



Fig. 3

Postmodernisme

La référence comme interprétation

L'architecture intérieure postmoderne mobilise la référence principalement comme un élément reconnaissable et interprétable. Plutôt que d'opérer par traduction matérielle ou par nécessité constructive, elle organise l'espace par l'assemblage de signes : motifs classiques, éléments vernaculaires, imagerie populaire et fragments historiques. Ces éléments ne sont pas introduits pour être structurellement transformés ou matériellement éprouvés, mais pour être lus. Le sens est produit par la citation, le contraste et l'association narrative. Dans cette configuration, l'autorat se déplace de l'organisation du faire vers un positionnement interprétatif. Le rôle de l'architecte d'intérieur n'est plus centré sur l'épreuve de la référence par la construction, mais sur la sélection et la mise en scène de références afin qu'elles demeurent lisibles au sein d'un cadre culturel partagé. La construction et la fabrication continuent d'intervenir, mais en aval, matérialisant des significations déjà établies au niveau de la représentation.

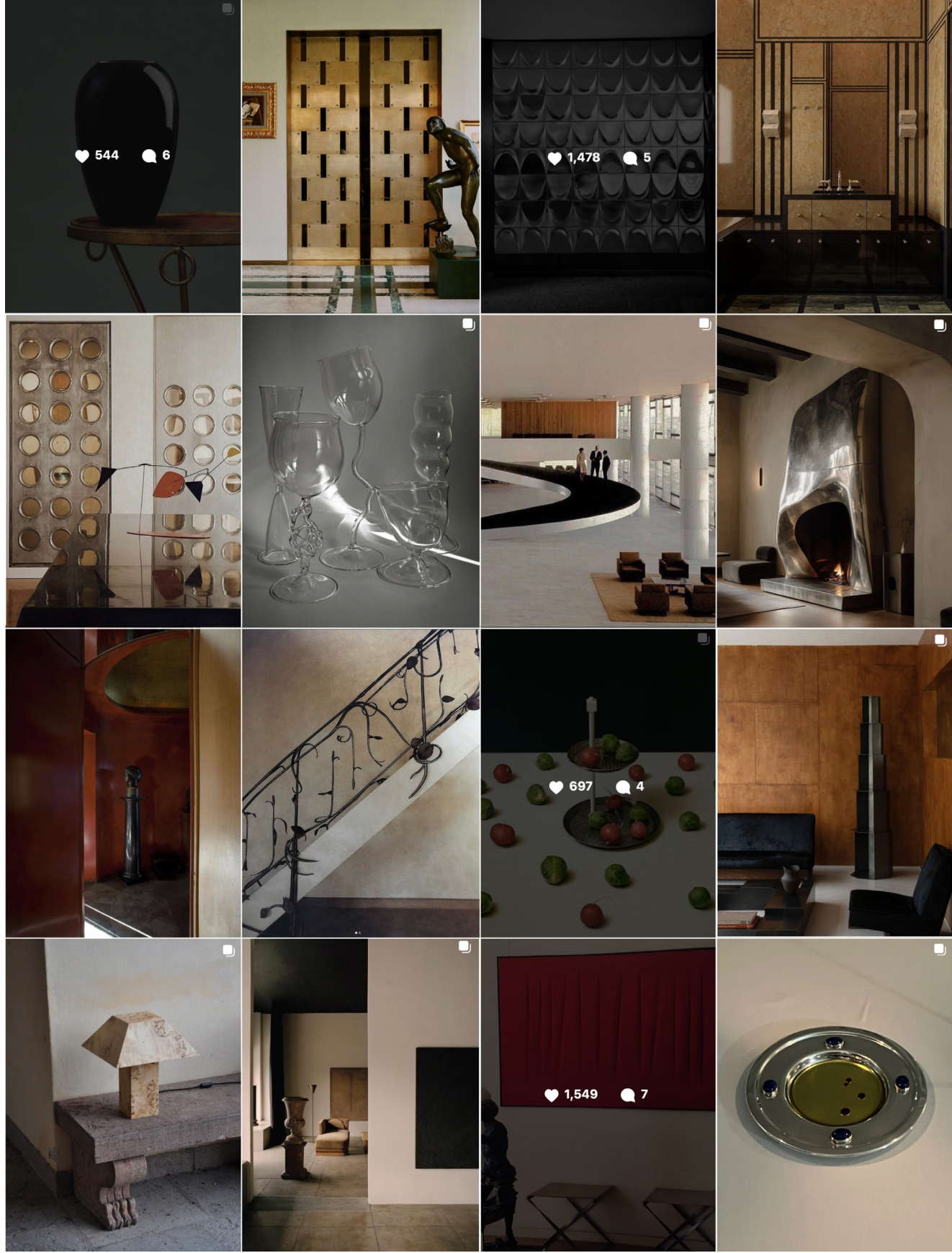
Charles Jencks (1939–2019), théoricien et critique d'architecture anglo-américain, a formulé cette logique de lisibilité référentielle à travers le concept de double coding⁺, décrivant une architecture capable de s'adresser à la fois à des publics experts et à un public élargi par le biais de références reconnaissables. Lue à travers le prisme de l'autorat, l'architecture postmoderne peut ainsi être comprise comme une condition limite de l'autorat tel qu'il était traditionnellement ancré dans le faire. La référence demeure encadrée par l'intention, mais la reconnaissance ne dépend plus principalement de la construction, de l'épreuve matérielle ou de l'usage dans le temps. L'autorat ne disparaît pas, mais devient de plus en plus dépendant de l'interprétation et de la reconnaissance, tandis que les moments où la responsabilité était historiquement éprouvée par la fabrication et l'usage sont affaiblis ou différés, sans être entièrement éliminés.

Les configurations historiques examinées dans ce chapitre établissent une séquence analytique claire : l'autorat en architecture intérieure devient lisible lorsque la référence entre dans le projet après la formulation d'un problème spatial et l'articulation de critères de responsabilité. Lues à travers des contextes différents, ces situations montrent que la référence ne produit jamais l'autorat par elle-même, mais seulement dans la mesure où elle répond à une position de responsabilité déjà assumée.

Dans les conditions contemporaines, cependant, cette séquence ne structure plus la pratique de la même manière. Les références continuent de circuler avec une facilité croissante, mais le moment où elles sont sélectionnées, justifiées et transformées n'est plus clairement identifiable. Ce qui devient obscur n'est pas l'autorat en tant que tel, mais le point précis où la responsabilité est exercée.

Le chapitre suivant opère donc un déplacement des configurations historiques vers les conditions qui obscurcissent aujourd'hui cette séquence. Il examine la manière dont les modes contemporains de circulation affectent la relation temporelle entre référence, intention et responsabilité, et comment l'autorat se trouve déplacé plutôt qu'abolit dans ces conditions.

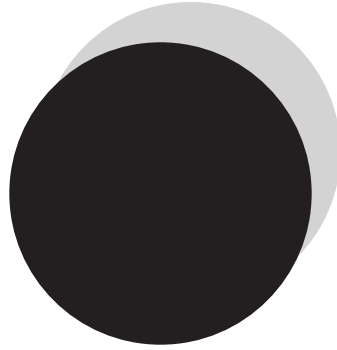
⁺ JENCKS, Charles. *The Language of Post-Modern Architecture*. London : Academy Editions, 1981, p. 130–132.



La référence sous régime de plateforme



Ce chapitre analyse les conditions contemporaines de circulation de la référence dans les environnements de plateforme. Il montre comment les références apparaissent de plus en plus comme des solutions pré-légitimées à des espaces encore non articulés, déplaçant les conditions dans lesquelles la responsabilité peut s'exercer en architecture intérieure.



Ma prise de conscience de ce problème n'est pas d'abord passée par la théorie, mais par la pratique, à travers une situation de projet réelle. Avant d'entamer mes études formelles en architecture intérieure, j'ai été sollicitée par une cliente préparant l'ouverture de son premier restaurant. Plutôt que de me décrire le lieu, l'expérience recherchée ou l'identité du projet, elle m'a présenté un ensemble restreint d'images. Celles-ci représentaient différentes fonctions – une entrée, un espace de restauration, un bar – chacune prise dans un restaurant différent, mais relevant toutes de la même esthétique Pinterest. Elle a alors formulé la demande suivante : « Je veux un copier-coller de ce style ».

Ce cas a rendu visible le cœur du problème. Il ne s'agissait pas simplement d'imitation, ni de l'apparition précoce de références dans le processus de conception. Les références ont toujours accompagné l'intuition architecturale et peuvent apparaître dès les premières phases sous forme de désirs ou d'hypothèses provisoires. Ce qui avait changé ici était leur statut. Ces images n'entraient pas dans le projet comme un matériau à examiner ou à éprouver, mais comme des solutions déjà légitimes pour un espace qui n'avait pas encore été formulé. Le projet ne commençait donc pas par une question à construire, mais par des directions apparaissant comme évidentes. Mon rôle ne consistait plus à tester, interpréter ou situer des références, mais à adapter l'espace à des images dont la légitimité était déjà présupposée. Dans cette configuration, la cliente n'introduisait pas simplement des références ; elle agissait comme un relais par lequel des images entraient dans le projet déjà dotées de légitimité. Le problème ne tient donc pas à ce que ces références représentent, mais au moment où elles deviennent valides — et à la manière dont ce déplacement temporel reconfigure les conditions dans lesquelles la responsabilité peut encore être exercée en architecture intérieure.

La circulation des plateformes et le déplacement de la référence

À première vue, la circulation sur les plateformes semble simplement multiplier les images disponibles. Le problème ne réside cependant pas dans la quantité, mais dans la manière dont certaines références deviennent visibles, comparables et, à terme, reconnues comme légitimes. Des plateformes telles que Pinterest ou Instagram ne fonctionnent pas comme des réservoirs neutres d'inspiration ; elles trient, hiérarchisent et répètent activement les images en fonction de métriques d'engagement, de similarités visuelles et de schémas d'attention. Avec le temps, la répétition produit la familiarité, et cette familiarité commence à fonctionner comme une forme de validation.

Comme l'a montré le sociologue Dominique Cardon⁺ (né en 1965), les systèmes algorithmiques attribuent la visibilité sur la base de signaux mesurables — enregistrements, clics, taux d'engagement — plutôt que sur des critères propres au projet tels que l'usage, le contexte ou la contrainte. Les images circulent non pas parce que des questions spatiales, climatiques ou matérielles ont été résolues, mais parce qu'elles performant efficacement au sein des logiques de plateforme. Même lorsque des images semblent répondre à des enjeux contextuels, elles circulent en raison de la manière dont ces enjeux sont visuellement cadrés, et non parce que leur efficacité spatiale a été éprouvée dans une situation de projet concrète.

⁺ CARDON, Dominique.
Culture numérique. Paris :
Presses de Sciences Po, 2019.

Ce qui se transforme dans ces conditions n'est ni l'apparition précoce des références dans le processus de conception, ni l'influence des images sur l'imaginaire architectural. Les références ont toujours accompagné l'intuition architecturale en tant que désirs ou hypothèses provisoires. Ce qui change est le statut avec lequel elles entrent dans le projet. De plus en plus, les références n'arrivent pas comme un matériau à examiner ou à éprouver, mais comme des directions déjà porteuses d'un accord implicite, comme si le travail de validation avait été effectué ailleurs. La validation précède désormais l'intention, en ce sens que la légitimité est accordée avant que le projet n'ait articulé les problèmes auxquels il est censé répondre.

Ce déplacement temporel concerne directement le moment où la responsabilité peut être exercée. Elle suppose l'existence de critères : une compréhension de ce à quoi le projet doit répondre en termes d'usage, de réglementation, de construction, de durée et de maintenance. Lorsque les références entrent dans le processus avant que de tels critères aient été articulés, la responsabilité ne peut pas opérer au moment de la sélection. Elle n'est pas abolie, mais structurellement différée. Le raisonnement spatial ne disparaît pas ; il est repoussé en aval, où il doit négocier réglementation, construction et usage à l'intérieur d'une trajectoire ayant déjà acquis une légitimité. La responsabilité ne peut être assumée qu'une fois les critères établis ; sous conditions de plateforme, ces critères arrivent trop tard pour guider la sélection.

Ce déplacement s'inscrit plus largement dans les modalités contemporaines de production de la valeur au sein de la culture des plateformes. Comme l'a analysé

+ GROYS, Boris.
In the Flow. London : Verso, 2016,
chap. 1 « Entering the Flow ».

le philosophe et théoricien de l'art Boris Groys⁺ (né en 1947), la valeur culturelle contemporaine est de plus en plus attribuée par la visibilité avant toute profondeur interprétative⁺. Appliquée aux environnements de plateforme, cette logique permet de comprendre pourquoi la reconnaissance tend à se substituer à la justification. Une référence persiste non pas parce qu'elle a été argumentée, transformée ou située, mais parce qu'elle est familière. Le problème n'est donc pas seulement la manière dont les références acquièrent leur légitimité, mais le moment où cette légitimité est établie. Sous conditions de plateforme, la validation précède la formulation du problème, excluant la responsabilité du moment où l'autorité devenait historiquement lisible.



5 Villa Borsani, intérieur,
Varese (Italie), 1945-1947.

Fig. 6

De la référence située au motif visuel

Une fois les références admises comme légitimes, le problème se déplace. La question n'est plus de savoir si une référence est recevable, mais quel type de savoir elle continue de porter lorsqu'elle circule en dehors de la situation qui lui donnait initialement sens.

Dans son analyse de la « poor image », l'artiste et théoricienne Hito Steyerl⁺ (née en 1966) décrit une condition dans laquelle les images circulent à travers la perte progressive de leur ancrage contextuel. La compression et la répétition n'affectent pas seulement la qualité visuelle ; elles détachent les images du lieu, de l'usage et de l'intention. Ce qui circule sur les plateformes n'est plus une référence liée à un problème spécifique, mais une image capable de voyager précisément parce qu'elle n'appartient plus à aucun contexte singulier. À mesure que les images s'accumulent dans de vastes collections consultées quotidiennement, leur fonction se transforme. Ces ensembles cessent d'opérer comme des outils analytiques et commencent à structurer la perception elle-même.

Plutôt que de soutenir l'enquête ou l'épreuve, ils stabilisent des directions en amont. Une cohérence visuelle émerge sans obligation. Les relations entre les images ne sont plus articulées à partir de problèmes spatiaux tels que la circulation, la durée ou l'habitation, mais à partir de résonances affectives, de palettes, d'atmosphères et de formes de reconnaissabilité. Des catégories comme « warm minimal », « méditerranéen » ou « italien des années 1970 » fonctionnent moins comme des références historiques ou constructives que comme des raccourcis esthétiques. Ce qui en résulte n'est pas une compréhension, mais une familiarité.

Ce déplacement peut être éclairé par contraste avec la notion de « description épaisse »⁺⁺ développée par l'anthropologue Clifford Geertz (1926–2006), selon laquelle le sens n'émerge que lorsque les actions et les artefacts sont situés dans des couches sociales, culturelles et matérielles multiples. Le référencement fondé sur les plateformes opère dans le sens inverse. À mesure que les références circulent, ces couches sont progressivement retirées, réorganisant le sens en motifs visuellement efficaces mais contextuellement minces. Dans de telles conditions, le sens n'est plus produit par une cohérence placée sous responsabilité ; il est prévalidé comme un ordre visuel immédiatement lisible.

Une conséquence supplémentaire en découle. Lorsque la cohérence visuelle est établie avant toute redevabilité spatiale, les intérieurs acquièrent une approbation en tant qu'images avant que les conditions d'habitation, de réglementation ou de durabilité n'aient été prises en charge. Le projet apparaît convaincant avant même d'avoir été argumenté. Le raisonnement spatial intervient alors tardivement, en s'adaptant à une direction déjà validée ailleurs. Ce qui se transforme n'est pas le goût, mais le moment où la justification est attendue.

Ces transformations affectent non seulement la manière dont les références circulent ou dont le sens se stabilise, mais aussi le moment auquel les décisions architecturales

⁺ STEYERL, Hito.
« In Defense of the Poor Image ».
e-flux journal [en ligne],
no 10, 2009.

⁺⁺ GEERTZ, Clifford.
« Thick Description: Toward an
Interpretive Theory of Culture ».
In The Interpretation of Cultures.
New York : Basic Books, 1973,
p. 3–30.

6 Intérieur milanais avec
escalier en spirale et sculpture.



Fig. 7

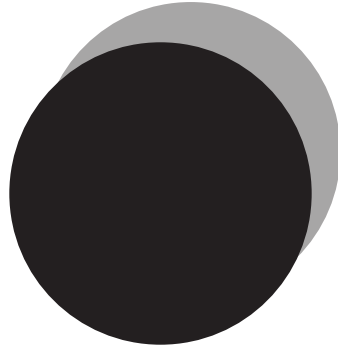
peuvent être évaluées. Dans ces conditions, le jugement ne disparaît pas, mais son rôle se modifie. Des décisions qui opéraient autrefois au début du projet — par la sélection, le refus et la transformation — interviennent désormais en aval. Le jugement négocie, ajuste et corrige plutôt qu'il ne décide. La responsabilité ne guide plus la sélection ; elle est reconstruite après la sélection, lorsque les références doivent enfin répondre à l'usage, à la réglementation, à la construction et à la durée. L'autorat devient ainsi lisible non par le choix initial, mais par des actes ultérieurs de validation et de contrainte.

Lorsque la culture de plateforme a réorganisé la circulation et la validation des références, l'intelligence artificielle générative intensifie cette inversion temporelle en produisant des propositions formellement résolues avant qu'un projet n'ait articulé ses propres critères. Le chapitre 3 examine ce passage de la circulation à la génération, où la référence ne se contente plus de précéder l'intention, mais commence à conditionner la manière même dont l'intention peut se former.



L'automatisation de la référence

Ce chapitre examine ce qui se transforme lorsque la référence ne se contente plus de circuler, mais qu'elle est désormais produite activement sous des conditions génératives, et comment ce déplacement affecte le moment où l'intention, la légitimité et la responsabilité peuvent encore s'exercer en architecture intérieure.



Ce chapitre examine ce qui se transforme lorsque les références ne se contentent plus de circuler, mais sont activement générées. Sous des conditions génératives, des propositions spatiales formellement cohérentes peuvent apparaître avant même qu'un projet n'ait articulé ses propres critères, modifiant la relation temporelle entre intention, référence et forme.

La question abordée ici n'est pas de savoir si l'intelligence artificielle remplace le concepteur, ni si elle produit de nouvelles esthétiques. Elle concerne le moment où la légitimité et la cohérence sont établies au sein du processus de conception. Lorsque la cohérence est produite en amont, avant que les critères ne soient définis, l'intention risque d'être déléguée plutôt que différée.

Ce chapitre analyse la manière dont l'autorat persiste dans de telles conditions, non pas au niveau de la production des images, mais aux moments où les propositions générées sont mises à l'épreuve, contraintes, acceptées ou refusées.

De la circulation à la génération : formalisation en amont

Sous les conditions de plateforme, la légitimité des références émergeait par la circulation. Les images devenaient acceptables parce qu'elles étaient rencontrées de manière répétée, stabilisées par la visibilité plutôt qu'argumentées par l'usage, la logique matérielle ou la nécessité spatiale. Ce mécanisme a déjà été établi.

Ce qui importe ici est que l'intelligence artificielle introduit un changement de régime. Elle ne se contente pas d'étendre ou d'accélérer cette logique. Elle la fait opérer plus tôt dans le processus de conception — non plus comme un effet de la circulation, mais comme une condition de la génération.

La formalisation désigne ce déplacement. Des critères qui émergeaient auparavant de manière implicite à travers l'exposition et l'interprétation sont désormais encodés en amont comme règles de production. Ce que les plateformes stabilisaient autrefois

par la répétition, les systèmes génératifs le stabilisent à l'avance. L'intelligence artificielle transforme ainsi des régimes de visibilité en régimes de production. Les critères par lesquels les références étaient reconnues comme cohérentes ne sont plus inférés après la circulation. Ils sont intégrés en amont comme conditions de génération. La référence n'apparaît plus pour être ensuite évaluée ; elle apparaît déjà façonnée par des attentes statistiques de cohérence. Cette cohérence, toutefois, n'est pas neutre. Elle ne correspond pas à une cohérence avec un site, un programme ou un usage. Elle correspond à une cohérence avec des régularités visuelles dominantes : palettes récurrentes, indices typologiques, habitudes compositionnelles et atmosphères reconnaissables. Ce qui a été le plus visible devient ce qui est le plus disponible de manière générative, même lorsque ce n'est pas ce qui est le plus approprié.

Cette transformation ne relève ni d'une amélioration technique, ni d'une nouveauté esthétique, ni de la vitesse ou de l'efficacité, mais du mode opératoire. Les systèmes génératifs fonctionnent comme des dispositifs techniques anticipatoires : ils organisent en amont le champ des possibles à l'intérieur duquel l'intention peut émerger.

Comme l'a montré le philosophe Éric Sadin⁺ (né en 1973) dans sa critique des systèmes algorithmiques, de tels dispositifs n'opèrent pas comme des outils neutres, mais comme des structures d'orientation préemptive. L'effet est temporel : l'orientation est introduite avant l'intention. Les systèmes génératifs interviennent non pas après qu'un projet a formulé ses questions, mais avant que l'intention n'ait eu le temps de se constituer, cadrant ce qui apparaît pensable avant même la formulation des critères.

Le sociologue Dominique Cardon⁺⁺ (né en 1965) permet de situer l'origine de ces critères génératifs. Les métriques qui gouvernaient la visibilité sur les plateformes — engagement, répétition, reconnaissabilité — peuvent être comprises comme constituant le substrat statistique des modèles génératifs. La différence introduite par l'intelligence artificielle n'est donc pas une question de vitesse ou d'efficacité, mais de fonctionnement. Là où les plateformes classaient et filtraient des images existantes, les systèmes génératifs produisent de nouvelles propositions qui ressemblent déjà à ce qui est statistiquement attendu comme appartenant.

Cette distinction permet de comprendre pourquoi la production de références par l'IA ne peut pas être assimilée à une forme intensifiée de recherche. La recherche suppose une référence existant indépendamment du système, pouvant être localisée, sélectionnée et interprétée. La génération opère autrement. Elle produit des références en calculant ce qui est susceptible d'être accepté comme cohérent à l'intérieur d'un régime visuel donné. La légitimité n'émerge plus après l'interprétation ; elle est intégrée avant l'apparition.

⁺ SADIN, Éric. *La vie algorithmique : critique de la raison numérique*. Paris : L'Échappée, 2015.

⁺⁺ CARDON, Dominique. *À quoi rêvent les algorithmes : nos vies à l'heure des big data*. Paris : Seuil, 2015.

L'acceptabilité, toutefois, n'est pas la responsabilité. Une référence peut être statistiquement légitime tout en demeurant non redevable à l'usage, à l'habitation ou aux conséquences. Cette réorganisation en amont de la référence n'élimine pas l'autorat, mais déplace le moment où la responsabilité peut opérer. La section suivante examine la manière dont ce déplacement affecte l'intention et les lieux où l'autorat peut encore être exercé sous des conditions génératives.

Intention déléguée et déplacement de l'autorat

Comme établi dans le chapitre précédent, les conditions de plateforme n'ont pas aboli l'intention, mais l'ont déplacée temporellement : les références circulaient avant que les problèmes ne soient articulés, tandis que la responsabilité pouvait encore être reconstruite en aval.

Avec l'intelligence artificielle générative, ce trouble temporel se déplace à nouveau. La question n'est plus celle du retard, mais celle de la délégation. Les systèmes génératifs sont capables de produire des propositions spatiales cohérentes avant même qu'un projet n'ait établi ses propres critères — programme, usage, logique matérielle ou nécessité spatiale. L'initiative ne réside plus exclusivement dans la formulation d'un problème auquel les références répondent ; elle est partiellement transférée à des systèmes techniques qui proposent à l'avance des solutions plausibles, organisant le champ des possibles avant que la délibération n'ait lieu.

Cette distinction est décisive. Sous les conditions de plateforme, l'intention était reconstruite après l'exposition ; sous les conditions génératives, elle risque d'être déléguée en amont. Les références n'arrivent plus principalement comme des réponses à des questions articulées, mais comme des propositions qui apparaissent déjà résolues, cohérentes et légitimes à l'intérieur d'un régime visuel donné. Cette organisation préemptive des possibles correspond à ce que la juriste et théoricienne du droit Antoinette Rouvroy⁺ (née en 1972) a théorisé sous le terme de gouvernementalité algorithmique : un mode de gouvernement qui ne contraint pas directement le choix, mais structure en amont ce qui peut apparaître comme une option raisonnable.

Dans de tels régimes, l'agentivité n'est pas supprimée, mais déplacée : l'action demeure possible, mais elle s'exerce à l'intérieur d'un champ déjà organisé en amont. Il est souvent avancé que l'intention est préservée à travers le prompting. Or, un prompt ne constitue pas un problème spatial.

⁺ ROUVROY, Antoinette ; BERNIS, Thomas.
« Gouvernamentalité algorithmique et perspectives d'émancipation ». *Réseaux*, 2013/1, n° 177, p. 163–196.

⁺⁺ SIMONDON, Gilbert. *Du mode d'existence des objets techniques*. Paris : Aubier, 1958.

Lue à travers la philosophie des techniques développée par Gilbert Simondon⁺⁺ (1924–1989), la pratique du prompting opère au niveau de l'ajustement plutôt qu'à celui de la genèse. Elle fonctionne comme une interface de sélection à l'intérieur d'un champ de possibles préstructuré, naviguant parmi des options déjà façonnées par des attentes statistiques de cohérence plutôt que par la formulation de contraintes.

Historiquement, l'architecture intérieure reposait sur un intervalle temporel au cours duquel un problème spatial pouvait être maintenu suffisamment longtemps pour que des critères émergent. Cet intervalle n'était ni une hésitation ni une indécision stylistique, mais l'espace procédural à travers lequel les projets devenaient redevables au programme, à la circulation, au comportement des matériaux, à la réglementation, à l'usage et à la durée.

Les systèmes génératifs compressent cet intervalle. Des propositions cohérentes peuvent désormais apparaître avant que de telles contraintes n'aient été articulées. L'intention ne disparaît pas, mais se déplace, fonctionnant souvent comme un récit qui justifie rétrospectivement une proposition générée. L'action devient plus fluide, mais la redevabilité devient plus fragile.

Ce déplacement n'implique pas la disparition de l'autorat, mais sa relocalisation. Sous des conditions génératives, l'autorat ne peut plus être présumé résider principalement dans la génération ou la légitimation des références. Il devient lisible lorsque les propositions générées rencontrent des critères externes qui excèdent leur cohérence interne.

Cette dynamique peut déjà être observée dans la pratique lorsque des systèmes génératifs sont intégrés à des processus de conception distribués. Le designer computationnel et chercheur Stanislas Chaillou⁺, dont les travaux documentent l'usage d'outils génératifs fondés sur l'IA dans de grandes agences d'architecture telles que Foster + Partners, observe des workflows dans lesquels la production générative est dissociée des moments ultérieurs d'évaluation et d'arbitrage, et où le jugement de conception s'exerce collectivement plutôt qu'au point de génération formelle.

Sur le plan théorique, cette configuration a été formalisée sur le plan conceptuel dans les théories architecturales portant sur les régimes computationnels. Le théoricien et commissaire d'exposition Frédéric Migayrou⁺⁺ (né en 1961) a montré que, dans les systèmes codés et algorithmiques, l'autorat ne coïncide plus avec la production d'une forme singulière, mais avec la régulation de processus génératifs capables de produire des variations multiples. L'intelligence artificielle générative intensifie cette condition en déplaçant cette logique encore plus en amont, avant même qu'un projet n'ait articulé ses propres critères.

Comprendre comment et où l'autorat peut encore être exercé dans ces conditions implique dès lors de dépasser le simple diagnostic des régimes pour se tourner vers l'observation empirique de l'action de conception elle-même, là où la responsabilité est contrainte de devenir engageante plutôt que simplement inférée. Le chapitre suivant propose un protocole analytique contrôlé afin d'examiner à quel moment la responsabilité devient opérante lorsque des propositions cohérentes émergent avant que les critères du projet n'aient été articulés.

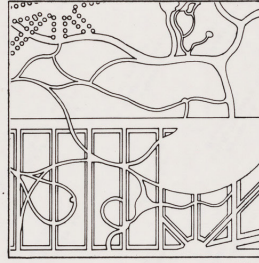
⁺ CHAÏLOU, Stanislas. *Artificial Intelligence and Architecture: From Research to Practice*. 2^{ed}. Bâle : Birkhäuser, 2025.

⁺⁺ MIGAYROU, Frédéric (dir.). *Coder le monde : Mutations/ Créations*. Paris : Centre Pompidou, 2018.

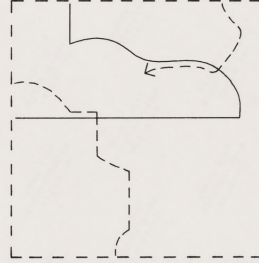




1



2

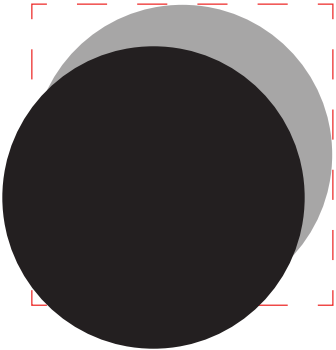


3

Validation sous contrainte : un protocole comparatif



Ce chapitre opère un déplacement de l'analyse conceptuelle vers l'observation empirique, en mettant en place un protocole comparatif contrôlé visant à rendre observable l'inversion temporelle identifiée dans les chapitres précédents.



Les chapitres précédents ont montré que l'autorat en architecture intérieure n'est pas aboli dans les conditions contemporaines, mais déplacé. Historiquement, l'autorat devenait lisible lorsque la référence entrait dans le projet après la formulation d'un problème spatial et l'articulation de critères de responsabilité. Sous les régimes de plateforme et génératifs, cette séquence est de plus en plus inversée : les références acquièrent une légitimité avant même que des critères n'existent, et la responsabilité ne peut plus opérer au moment de la sélection.

Ce chapitre opère un déplacement de l'analyse conceptuelle vers l'observation empirique, afin de localiser le moment où la validation devient engageante sous contrainte. Plutôt que d'argumenter où l'autorat devrait se situer, il examine où il devient effectivement lisible lorsque le projet est contraint de faire face à des exigences externes.

La question posée est donc opératoire : à quel moment, et sous quelles pressions, la validation intervient-elle lorsqu'une direction spatiale ait déjà été fixée ? Pour y répondre, le chapitre met en place un protocole comparatif contrôlé, conçu pour rendre observable la hiérarchie temporelle identifiée dans les chapitres précédents.

Objectif

Ce chapitre rend observable l'inversion temporelle identifiée dans les chapitres précédents à travers un protocole comparatif contrôlé.

Trois séquences de conception sont organisées selon des moments différents d'engagement.

Dans la première séquence, les critères et contraintes spatiales — usage, organisation et réglementation — sont articulés avant qu'une direction spatiale ne devienne engageante.

Dans les deux séquences suivantes, une direction visuellement validée est fixée en amont, et les contraintes spatiales ne sont affrontées qu'ensuite.

La comparaison de ces séquences permet d'isoler la manière dont le moment où une direction devient engageante modifie les conditions dans lesquelles la validation, le jugement et la responsabilité peuvent s'exercer.

Brief fixe

Les paramètres suivants sont maintenus constants dans l'ensemble des séquences afin d'isoler l'effet du moment d'engagement temporel.

Enveloppe : 20 m × 15 m (20 m nord-sud ; 15 m est-ouest)

Accès : entrée publique sur la façade sud (centrée) ; accès service/personnel sur la façade nord, à proximité de l'angle nord-est.

Programme : séquence de seuil muséal (arrivée, contrôle, file d'attente/comptoir, décompression, orientation, accès aux galeries), avec exigences de continuité d'accessibilité et de durabilité/maintenance dans les zones à fort trafic.

Trois séquences (variable unique : le moment d'engagement)

Le même brief architectural et le même ensemble de contraintes s'appliquent aux trois séquences. Ce qui varie n'est pas le contenu des contraintes, mais le moment auquel elles sont affrontées : soit avant qu'une direction spatiale ne devienne engageante (Condition A), soit après qu'une direction visuellement validée ait déjà été fixée (Conditions B et C).

A. Problème d'abord (contrôle):

Articulation de l'intention à partir des contraintes, schéma

B. Plateforme d'abord:

Assemblage d'un moodboard de neuf images, fixation d'une direction visuelle, puis articulation de l'intention face aux contraintes, suivie de la production d'un schéma.

C. IA d'abord :

Génération de neuf images via Midjourney, fixation d'une image, articulation de l'intention face aux contraintes, schéma

Règle de verrouillage (Conditions B et C) : Génération de neuf images via Midjourney, fixation d'une image dominante, puis articulation de l'intention face aux contraintes, suivie de la production d'un schéma.

Dans les Conditions B et C, une direction spatiale est ainsi fixée avant toute mise à l'épreuve spatiale, soit par la visibilité issue de la circulation de plateforme (B), soit par la cohérence générative (C), avant l'application de tout critère spécifique au projet.

Contraintes fixes

(Applicables De Manière Identique Aux Conditions A, B Et C)

Les contraintes suivantes sont appliquées de manière identique dans les trois séquences. Elles définissent les exigences minimales spatiales, opérationnelles et de circulation d'une séquence de seuil muséal et ne sont pas sujettes à modification.

Seuil Et Contrôle

1. Seuil contrôlé : vestibule et contrôle sécurité/sacs immédiatement après l'entrée.
2. Contention de la file : la file d'attente demeure dans une zone définie et n'obstrue jamais la circulation principale.
3. Surveillance du comptoir principal : le comptoir billetterie/information maintient un contrôle visuel sur l'entrée, la file et les flux post-contrôle.

Script Public Et Orientation

4. Séquence lisible : arrivée, contrôle, orientation, accès aux galeries lisible comme un script public continu.
5. Moment d'orientation : zone dédiée permettant une lecture claire de l'accès aux galeries sans obstruer la circulation.
6. Logique de capacité : la zone d'orientation et la circulation principale absorbent les temps d'arrêt courts sans bloquer l'axe des galeries.

Circulation Et Séparation

7. Règle de circulation : toutes les circulations publiques maintiennent une largeur libre minimale de 1,50 m, y compris en périphérie.
8. Séparation entrée/sortie : la sortie est positionnée à l'ouest et ne conflit pas avec le flux entrant.
9. Séparation public/personnel : l'accès personnel au nord-est fonctionne sans croisement avec la circulation publique.

Réalisme Opérationnel

10. Maintenabilité opérationnelle : les opérations de service et de nettoyage au niveau du comptoir s'effectuent sans traverser la circulation publique.

Les services secondaires aux visiteurs (sanitaires et petite boutique) peuvent être indiqués à titre optionnel, à condition qu'ils ne perturbent pas la séquence de seuil ni ne contreviennent aux contraintes fixes listées ci-dessus.

Traces Enregistrées Et Protocole De Décision

Ce protocole enregistre chaque confrontation entre une contrainte fixe et une décision spatiale, et signale les dérogations selon une règle prédéfinie.

Pour chaque séquence, l'ensemble des décisions spatiales est confronté au jeu de contraintes fixes. Chaque décision est enregistrée une seule fois, en indiquant la ou les contraintes concernées et si la conformité a nécessité un ajustement compensatoire en raison d'un engagement préalable. De tels ajustements sont consignés comme des dérogations ; lorsqu'aucune action compensatoire n'est requise, aucune dérogation n'est notée.

Chaque dérogation est traitée comme une instance de jugement, dans laquelle une contrainte externe impose une réévaluation, une correction ou un refus d'une direction précédemment fixée.

Chaque séquence produit :

1. La confrontation au jeu de contraintes fixes
2. Une intention V1.
3. Un schéma synthétique (zonage, circulation, éléments clés)
4. Relevé des décisions opératoires par contrainte (Oui/Non)
5. Une intention V2

Pris ensemble, ces éléments permettent une comparaison directe entre les trois conditions, rendant visible la manière dont la validation est affrontée, comment le jugement s'exerce, et où la responsabilité devient lisible selon le moment où une direction spatiale devient engageante.

Note Méthodologique

Le jeu de contraintes est établi en amont de toutes les séquences et demeure identique tout au long du protocole. Ce qui diffère entre les trois conditions est le moment auquel les contraintes sont affrontées et autorisées à structurer le projet.

Dans la Condition A, les contraintes sont affrontées dès l'origine, permettant à l'organisation spatiale d'émerger progressivement à partir des exigences de circulation, de contrôle, de visibilité et de séparation plutôt qu'à partir d'une figure préalablement engagée.

Ce protocole ne postule pas un processus de conception indemne de culture visuelle. Il isole au contraire la séquence des engagements explicites : ce qui est fixé avant l'existence d'une direction spatiale, et ce qui doit être reconstruit après qu'une direction est devenue engageante.

L'expérience ne cherche pas à démontrer des résultats stylistiques. Son objet est strictement temporel : le moment où une direction spatiale devient engageante par rapport à l'articulation des contraintes et de l'intention.

Les dimensions de l'enveloppe et l'orientation des accès sont maintenues constantes dans les trois séquences. Des ajustements de position peuvent intervenir le long des façades uniquement afin de résoudre des exigences de circulation et de conformité.

Ce protocole ne prétend pas décrire de manière exhaustive la pratique professionnelle. Il opérationnalise la fixation visuelle précoce afin de comparer des séquences de prise de décision dans des conditions contrôlées.

Le protocole permet ainsi de comparer non seulement des résultats spatiaux, mais les lieux où l'autorité devient lisible : distribué à travers les décisions initiales dans la Condition A, et concentré dans des moments de correction et de dérogation dans les Conditions B et C.

Condition A : Problème D’abord

Intention v1

L’entrée du musée est conçue comme une séquence contrôlée, structurée par le contrôle de sécurité, un temps de décompression, puis une orientation claire vers les galeries.
 Le comptoir billetterie et information fonctionne comme un point de contrôle assurant une surveillance visuelle de l’entrée, de la gestion de la file d’attente et des circulations post-contrôle.
 Les flux entrants et sortants sont séparés, et un axe principal de circulation est maintenu de manière continue à travers l’ensemble du seuil.

Diagramme

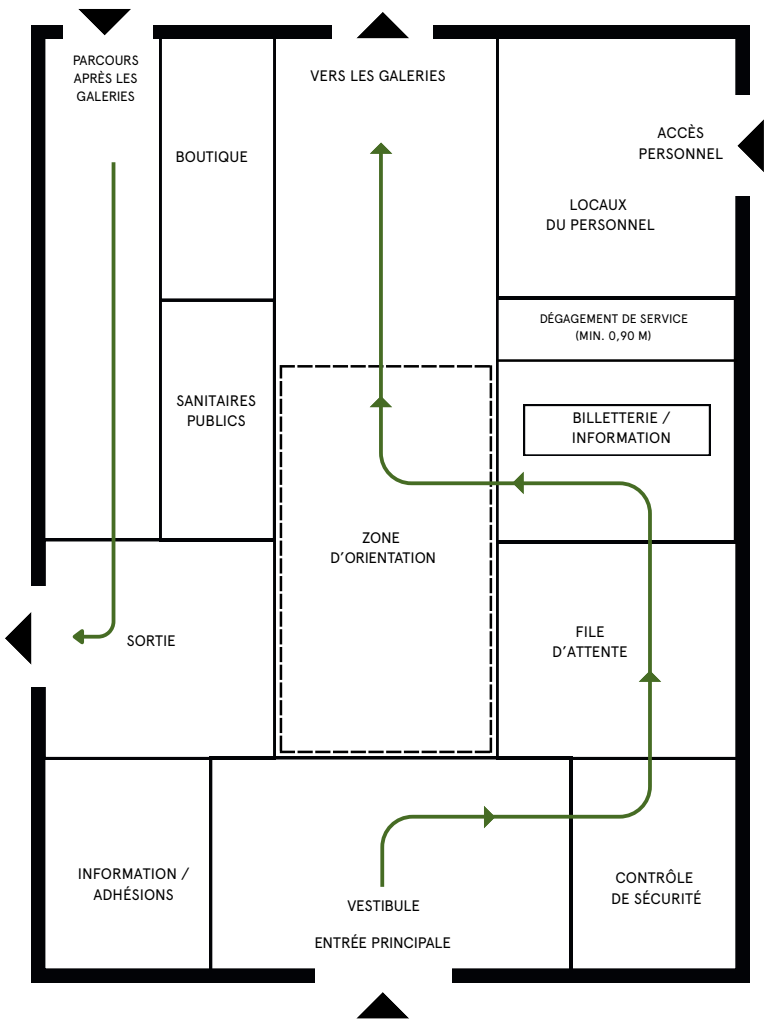


Fig. 11

	Décisions Prises	Contrainte(s)	Dérogation (O/N)	Justifications
1	Zone tampon d'entrée et contrôle de sécurité positionnés immédiatement après l'entrée (Est)	#1	N	Contrôle du seuil assuré, sans possibilité de contournement
2	Zone de file d'attente contenue dans la travée Est, dégagée de la circulation principale	#2	N	File contenue dans une zone définie
3	Comptoir billetterie/information à l'Est, contrôle visuel entrée/file/flux post-contrôle	#3	N	Surveillance visuelle requise assurée
4	Séquence publique organisée comme un script continu arrivée-contrôle-orientation	#4	N	Séquence lisible comme une progression publique continue
5	Espace d'orientation défini comme une zone stationnaire hors des axes de circulation	#5	N	Orientation sans obstruction des circulations
6	Zone d'orientation et circulation principale capables d'absorber des temps d'arrêt courts	#6	N	Temps de stationnement absorbés dans les limites de capacité
7	Circulations publiques continues, sans ressaut, avec une largeur libre $\geq 1,50$ m	#7	N	Dégagements minimaux respectés
8	Sortie orientée vers la façade ouest, séparée du flux entrant	#8	N	Séparation entrée/sortie assurée
9	Accès personnel au nord-est fonctionnant indépendamment des circulations publiques	#9	N	Séparation public/personnel maintenue
10	Accès service/nettoyage en périphérie du comptoir, sans traverser la circulation publique	#10	N	La maintenabilité opérationnelle est préservée

Tableau 1

Intention v2

À l'issue de la confrontation avec l'ensemble du jeu de contraintes, l'organisation spatiale demeure cohérente avec l'intention initiale. Le vestibule, le contrôle de sécurité, la billetterie et la gestion de la file d'attente fonctionnent comme une séquence continue menant vers un espace central de décompression et d'orientation.

Les fonctions de contrôle sont consolidées le long du côté Est, garantissant la surveillance visuelle tout en maintenant la lisibilité de l'orientation et la continuité des circulations.

La séparation des flux entrée/sortie et les exigences d'accessibilité sont satisfaites sans ajustement compensatoire.

Condition B : Plateforme d'abord

Constitution du corpus visuel

Plateforme : Pinterest

Mode de recherche : navigation visuelle manuelle

Mots-clés : entrée de musée intérieur ; comptoir d'accueil de musée ; hall de musée ; intérieur de musée circulaire ; comptoir central billetterie musée

Sélection fondée sur la cohérence visuelle et la reconnaissabilité dans la circulation de la plateforme, hors critères projectuels.

Corpus produit : 9 images (3 × 3) Sélection par cohérence visuelle et reconnaissabilité au sein de la plateforme, indépendamment des critères du projet.

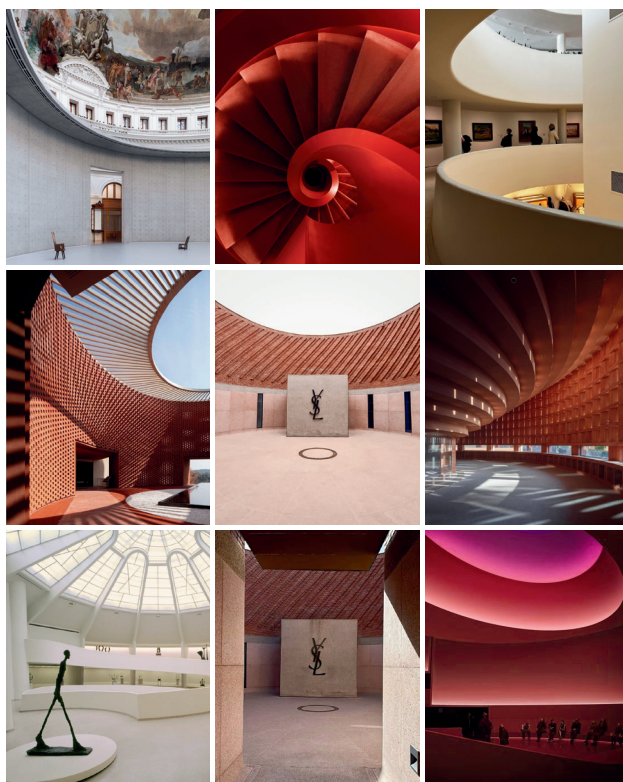


Fig. 12

Direction verrouillée

Le corpus d'images sélectionné fixe une figure spatiale circulaire centrale au sein de l'enveloppe, imposée comme un vide dominant entouré d'un périmètre courbe continu. Cette organisation centre-périphérie est établie comme un engagement spatial contraignant avant toute articulation des exigences de circulation, de contrôle ou de séquençage opérationnel.

Cette figure spatiale est considérée comme non négociable pour la suite de la séquence.

Intention v1

Le projet s'engage à partir d'un vide circulaire central déjà fixé, traité comme la figure spatiale dominante de l'enveloppe.

Cette figure instaure une organisation centre-périphérie autour de laquelle la continuité spatiale et les mouvements sont provisoirement structurés.

À ce stade, l'intention est formulée en relation avec la figure imposée plutôt que dérivée du programme, de la circulation ou de critères opérationnels.

La séquence d'arrivée, de contrôle, de gestion de la file d'attente et d'orientation n'est pas encore résolue. Le rôle du vide central au sein de ces séquences demeure indéterminé et est reporté à une confrontation ultérieure avec les contraintes de circulation, de surveillance et de séparation des flux.

Diagramme

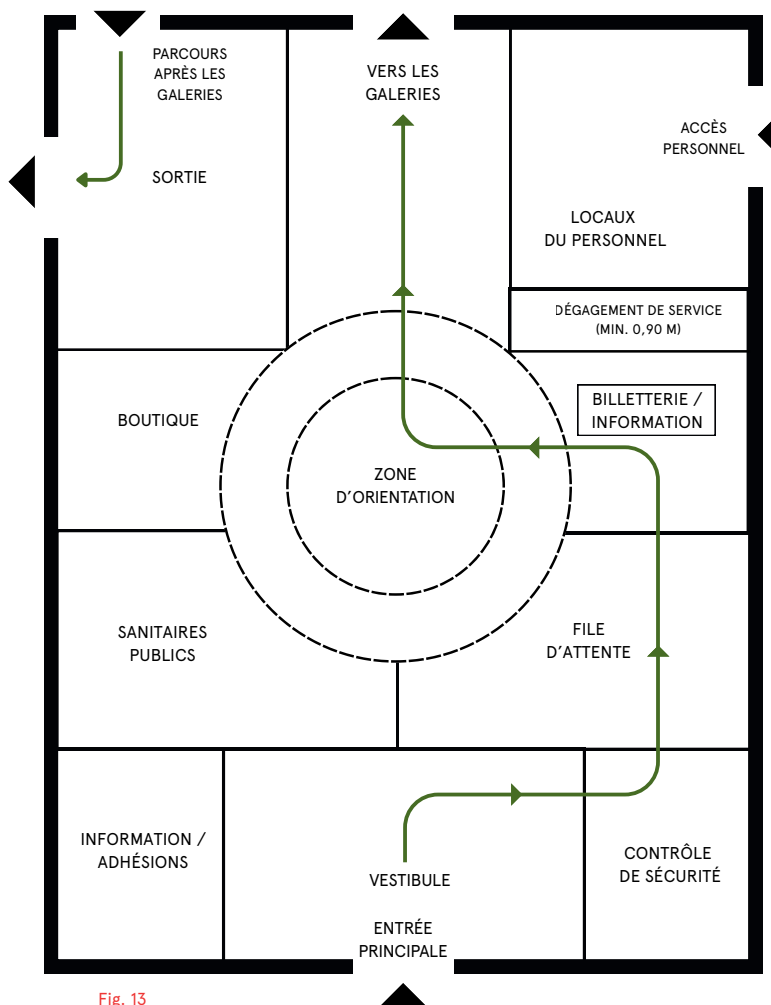


Fig. 13

	Décisions Prises	Contrainte(s)	Dérogation (O/N)	Justifications
1	Vestibule et contrôle sécurité/sacs positionnés immédiatement après l'entrée principale	#1	N	Seuil contrôlé établi avant toute orientation ou circulation
2	File d'attente contenue dans la travée est, hors de l'axe principal de circulation	#2	N	File absorbée sans obstruction de la circulation principale
3	Comptoir billetterie/information positionné tangentiellement à la figure circulaire centrale	#3	O	Implantation ajustée pour maintenir les largeurs réglementaires en géométrie courbe
4	Séquence publique organisée comme une progression continue de l'entrée vers le vide central	#4	N	Arrivée, contrôle et orientation lisibles comme un script public continu
5	Vide circulaire central désigné comme espace partagé d'orientation et de regroupement	#5	N	Orientation lisible sans blocage des axes principaux
6	Dimensionnement de l'espace d'orientation pour absorber des temps d'arrêt courts dans l'anneau circulaire	#6	N	Pauses courtes intégrées sans perte de dégagement
7	Circulation publique maintenue le long du périmètre courbe avec élargissements ponctuels	#7	N	Largeur libre minimale assurée sur l'ensemble des parcours
8	Sortie orientée vers la façade ouest et dissociée du flux entrant	#8	O	Séparation obtenue par compression locale liée au vide central engagé
9	Accès personnel maintenu au nord-est, indépendant des circulations publiques	#9	N	Séparation des flux public/personnel préservée
10	Dégagement service et nettoyage maintenu à proximité du comptoir billetterie	#10	N	Maintenabilité opérationnelle partiellement assurée

Tableau 2

Intention v2

À l'issue de la confrontation avec le jeu de contraintes fixes, le projet fonctionne comme une organisation guidée par la figure, structurée autour d'un comptoir billetterie et information centralisé, agissant comme principal élément de contrôle.

La circulation est redistribuée en anneau continu autour de ce centre, respectant la largeur libre minimale de 1,50 m tout en absorbant les temps d'attente et les stationnements liés aux transactions, au prix d'un élargissement significatif de la boucle et d'une mobilisation accrue de l'enveloppe.

L'orientation est déplacée hors du centre et devient secondaire par rapport à la performance circulatoire. La séparation entrée/sortie est maintenue par compression et déplacement du dispositif côté ouest. Si le contrôle visuel est renforcé, la maintenabilité opérationnelle demeure partiellement non résolue : l'accès dédié au service et au nettoyage du comptoir central ne peut être entièrement intégré, et les services secondaires aux visiteurs sont relégués en périphérie.

Condition C : IA d'abord

Conditions de génération

Outil : Midjourney

Prompt utilisé : Museum entrance + reception threshold, contemporary clam museum interior, circular rotunda with ring promenade around a central orientation void (no stairs), space contains a vestibule, tickets/info desk, Security/ bag checks axial opening toward galleries, soft natural daylight, minimal signage, minimal furniture, no decor, architectural photography, 24mm lens, eye-level, centered composition, high realism, empty space, closed hours, no visitors: --ar 3:4 --raw --v 6

Corpus de sortie : 9 images (3 × 3)

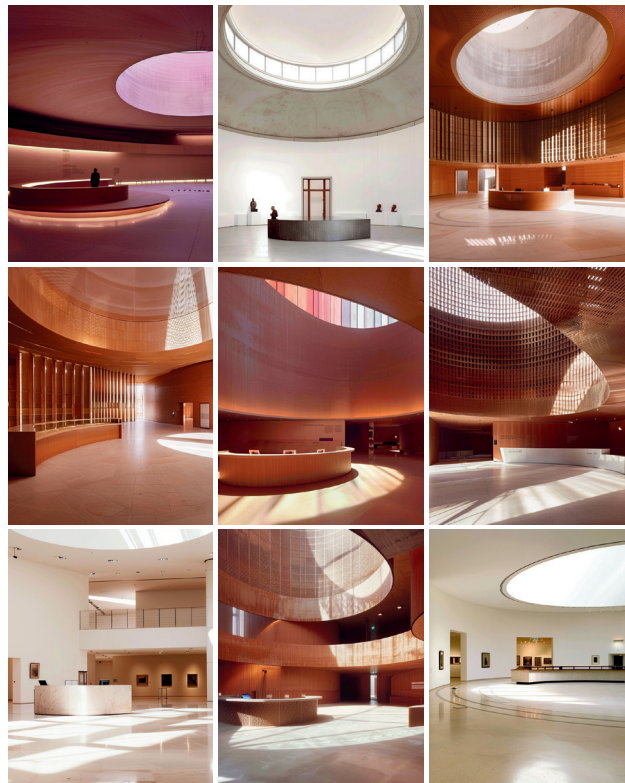


Fig. 14

Direction Verrouillée

L'ensemble d'images générées fixe le comptoir billetterie et information comme élément de contrôle central au sein d'une figure spatiale circulaire.

Cette centralisation est imposée comme un engagement spatial préalable, établissant une organisation centre-périphérie avant toute articulation des contraintes de circulation, de séparation des flux ou de capacité.

Intention v1

Le projet s'engage à partir d'un comptoir billetterie et information fixé au centre, imposé comme élément de contrôle principal à l'intérieur de la figure circulaire.

Cette centralisation crée un foyer spatial fort au cœur du plan. À ce stade, l'implantation des fonctions d'orientation et d'attente demeure indéterminée. Leur proximité immédiate avec le centre de contrôle exerce plusieurs pressions : sur la lisibilité des circulations, le confinement de la file d'attente et le respect de la règle de dégagement minimal de 1,50 m. Ces tensions sont volontairement reportées à une confrontation ultérieure avec le jeu de contraintes fixes.

Diagramme

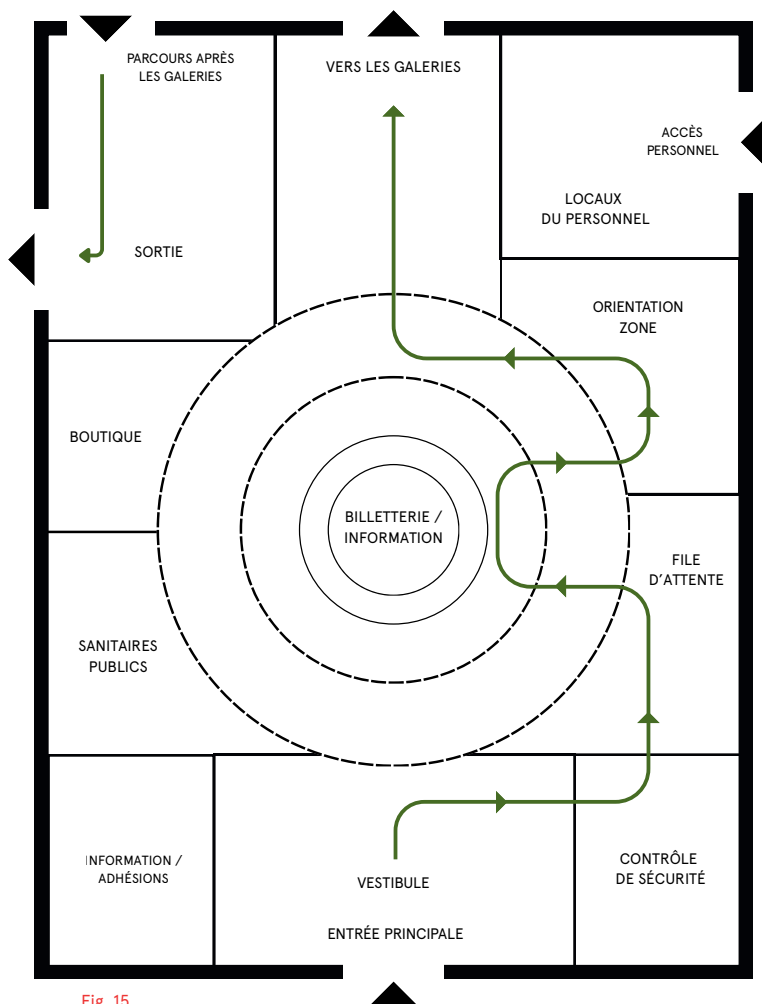


Fig. 15

	Décisions Prises	Contrainte(s)	Dérogation (O/N)	Justifications
1	Vestibule et contrôle sécurité/sacs positionnés immédiatement après l'entrée principale	#1	N	Seuil contrôlé maintenu avant l'accès aux circulations ou au contrôle
2	File d'attente répartie le long de l'anneau de circulation autour du comptoir central	#2	O	Confinement de la file assuré, mais profondeur spatiale réduite du fait du contrôle central fixé générativement
3	Comptoir billetterie/information fixé au centre du plan	#3	O	Implantation centrale assurant une domination visuelle, mais perturbant la proximité optimale avec l'entrée et la file
4	Séquence arrivée, contrôle, orientation, accès aux galeries maintenue de manière continue	#4	O	Séquence conservée, mais orientation déplacée en raison de la centralisation du comptoir
5	Zone d'orientation reléguée en position latérale plutôt qu'au centre	#5	O	Orientation lisible, mais perdant sa primauté spatiale au profit du contrôle central
6	Temps d'arrêt courts absorbés le long de l'anneau de circulation plutôt que dans une zone centrale dédiée	#6	O	Capacité gérée par la circulation plutôt que par un espace d'orientation spécifiquement défini
7	Circulation publique maintenue sous forme d'un anneau continu avec $\geq 1,50$ m de largeur libre	#7	N	Largeur minimale respectée sur l'ensemble du parcours
8	Sortie maintenue sur la façade ouest, dissociée du flux entrant	#8	O	Séparation assurée, mais profondeur de sortie réduite et repositionnée en raison de la compression centrale
9	Accès personnel maintenu au nord-est sans croisement avec le public	#9	N	Séparation public/personnel non affectée par la centralisation générative
10	Accès service et nettoyage au comptoir billetterie/information non résolu spatialement	#10	O	La centralisation du comptoir supprime le dégagement dédié aux fonctions arrière ; la maintenabilité opérationnelle est compromise et reportée.

Tableau 3

Intention v2

Le diagramme valide la rotonde verrouillée par l'IA avec un comptoir central, contraignant la circulation, la gestion de la file d'attente, la sortie et les fonctions de service à se négocier autour de ce point fixe.

Si l'axe vers les galeries demeure lisible, la centralité de l'orientation, le confort de sortie et les dispositifs de service génèrent des dérogations enregistrées. La validation se concentre ainsi dans des moments de correction, rendant observable l'inversion typologie-d'abord mise en évidence par le protocole.

Résultat comparatif

Indicateurs comparés

	Décisions Prises	Contrainte(s)	Dérogation (O/N)	Justifications
1	Contraintes opérantes au moment de l'engagement	Ensemble des contraintes fixes actives (10/10)	Aucune contrainte active (0/10)	Aucune contrainte active (0/10)
2	Dérogations enregistrées (O)	0	2	7
3	Déplacement de l'intention (v1, v2)	Faible – le script opérationnel initial demeure structurellement intact	Moyen – la typologie circulaire impose un rééquilibrage du comptoir, de la sortie et de l'orientation pour maintenir la conformité	Élevé – la typologie générée (comptoir central sous oculus) réécrit le script spatial ; l'orientation devient secondaire

Tableau 4

La comparaison entre les trois conditions rend explicite l'effet du séquençage temporel. Dans la Condition A, l'intention spatiale émerge de l'articulation préalable des contraintes et demeure stable entre sa formulation initiale et sa forme validée.

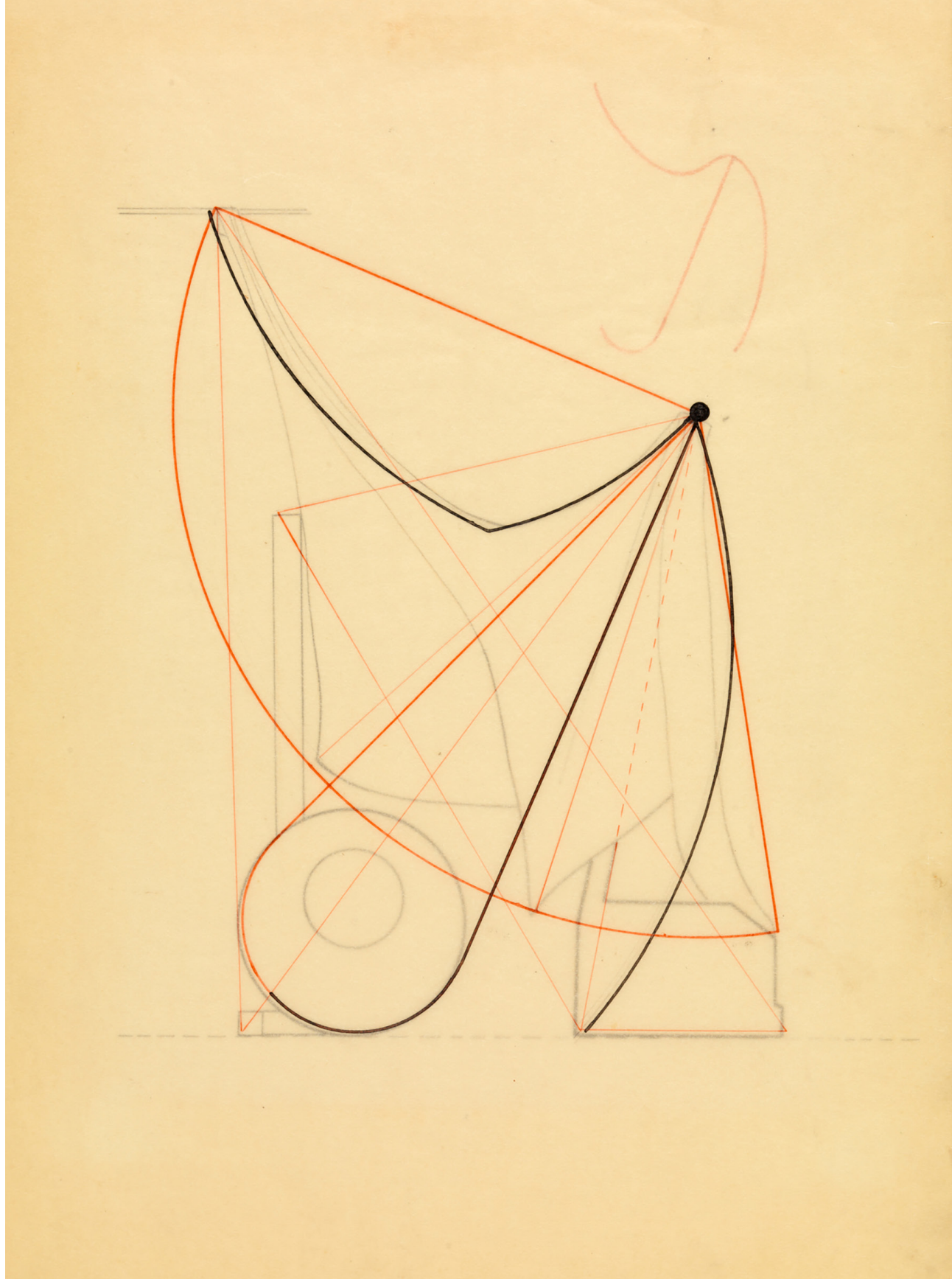
Dans les Conditions B et C, une direction visuellement cohérente est fixée avant toute confrontation aux contraintes. Le projet se développe alors à partir de la nécessité d'accommoder une forme déjà lisible, tandis que les contraintes interviennent secondairement comme forces correctrices. Cette inversion rend compte de l'apparition des dérogations et de l'écart observé entre l'Intention V1 et l'Intention V2.

Les dérogations ne signalent pas un échec. Elles indiquent un déplacement de l'autorat. Sous les conditions « plateforme d'abord » et « IA d'abord », l'autorat devient lisible non pas au moment de la production de l'image, mais au moment de la validation, lorsque une proposition spatialement convaincante est contrainte de répondre à l'usage, à la circulation, au contrôle et à la durabilité par des ajustements explicites et une responsabilité assumée.

Ce que le chapitre 4 rend visible est un fait structurel : dans les conditions contemporaines, l'autorat en architecture intérieure ne devient lisible que lorsqu'une proposition spatiale est contrainte de répondre à des exigences externes. La génération, la visibilité et la cohérence formelle peuvent précéder ce moment, mais elles ne constituent pas en elles-mêmes un acte d'auteur. L'autorat n'apparaît que là où la validation est imposée, où le jugement s'exerce, et où la responsabilité ne peut plus être différée.

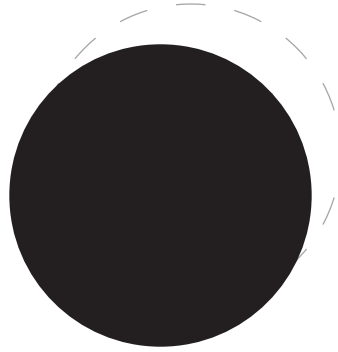
Ce constat entraîne une conséquence directe. Si l'autorat émerge désormais principalement au moment de la validation plutôt qu'au moment de la production de l'image, alors il ne peut plus être compris comme une intention initiale ou un geste expressif. Il devient une question de la manière dont la validation elle-même est structurée et assumée au sein du processus de conception.

Le chapitre 5 traite ainsi la validation comme un dispositif autoral : le lieu où responsabilité, jugement et autorat peuvent être délibérément réinscrits dans les conditions contemporaines.



De l'analyse à l'opération

Ce chapitre examine comment les déplacements identifiés dans les chapitres précédents peuvent être réinscrits dans une pratique opératoire, en proposant un dispositif opératoire à travers lequel l'intention, la validation et la responsabilité peuvent être réarticulées lorsque la cohérence apparaît avant l'articulation des critères du projet en architecture intérieure.



La validation comme dispositif

En architecture intérieure, la validation est généralement comprise comme une étape secondaire. Une direction spatiale a déjà été choisie, et la validation intervient ensuite pour vérifier qu'elle peut être mise en œuvre. Les dessins sont contrôlés, les dimensions ajustées, les réglementations confirmées, la faisabilité évaluée. Dans ce cadre, la validation fonctionne comme une autorisation technique : elle garantit qu'une décision déjà prise peut être exécutée. Sous des conditions fondées sur la circulation des images et les dispositifs génératifs, cette définition ne tient plus. Les directions spatiales tendent désormais à apparaître très tôt dans le processus, souvent avant que le projet n'ait clarifié ce à quoi il doit répondre. Images, références et figures organisationnelles arrivent déjà cohérentes et déjà convaincantes. Elles circulent, sont discutées et parfois implicitement acceptées avant qu'une décision explicite sur leur autorité n'ait été prise.

Dans ce contexte, la validation ne peut plus être comprise comme la confirmation d'un choix. Elle désigne le moment où une direction spatiale est explicitement autorisée à gouverner le projet. Ce qui est validé n'est ni une image, ni une référence, ni une préférence esthétique, mais le droit d'une direction à faire autorité. À ce stade, une proposition cesse d'être une option parmi d'autres pour devenir le cadre autour duquel s'organisent les décisions ultérieures. Une frontière est franchie : de la possibilité à l'autorité.

À partir de ce moment, le projet se reconfigure autour de la direction validée. Les budgets s'y ajustent, les dessins s'y coordonnent, les consultants alignent leur travail sur elle, et les alternatives ne sont plus considérées comme équivalentes. La validation est souvent le point où une approbation — fréquemment celle du client, parfois institutionnelle ou collective — transforme une proposition spatiale en décision autoritaire. Une fois validée, la direction n'appartient plus au seul concepteur : elle devient contraignante pour l'ensemble des acteurs du projet.

Le programme et les corps entrent alors dans le projet non comme des thèmes de conception, mais comme des non-négociables. Les usages, les circulations et la présence des corps cessent d'être librement imaginés pour devenir des contraintes que le projet doit organiser. La direction spatiale n'est plus évaluée comme une image, mais comme une structure qui régule les mouvements, l'occupation et la coordination. Pour cette raison, la validation n'est pas un débat. Le débat appartient à d'autres moments. La validation est l'acte qui met fin au débat en conférant l'autorité. Elle marque l'instant où la cohérence devient obligation.

Dans les workflows fondés sur l'image et l'intelligence artificielle, ce moment ne se produit plus spontanément au début du projet. Il doit être construit délibérément et assumé explicitement. La validation fonctionne dès lors comme un dispositif auctorial : le point où l'autorité est accordée, où une direction spatiale devient celle autour de laquelle tous travaillent, et où l'auctorialité⁺ commence — non par l'apparition d'une idée, mais par la décision de ce qui est autorisé à gouverner le projet.

Le terme d'« auctorialité » est employé ici non au sens littéraire, mais pour désigner une position de responsabilité dans un processus de production et de validation. Dans les sciences humaines et sociales, l'auctorialité est analysée comme un régime d'attribution et de reconnaissance qui dépasse l'origine formelle d'une production pour inclure la capacité à répondre des conséquences de ses décisions et à engager une communauté scientifique dans un débat critique. Dans ce mémoire, cette notion est mobilisée pour penser où et quand la responsabilité de projet demeure lisible une fois que la cohérence est établie avant les critères du projet.

⁺ *Les attributs de l'auctorialité scientifique*, CNRS Éditions, OpenEdition Books.
<https://books.openedition.org/editionscnrs/31558>

Le jugement et la suspension de la légitimité

Le jugement opère avant que l'autorité ne soit accordée. Il ne constitue pas une étape corrective qui suivrait une décision, mais un moment décisif qui la précède. Dans les workflows fondés sur l'image et l'intelligence artificielle, les directions spatiales apparaissent souvent très tôt, déjà cohérentes et persuasives. Le risque à ce stade n'est pas l'absence d'idées, mais la transformation prématurée de la cohérence en autorité.

Le jugement intervient précisément pour suspendre ce raccourci. La légitimité est délibérément retenue. Une direction spatiale est alors considérée non comme une solution ou un cadre gouvernant le projet, mais comme une hypothèse dont l'autorité n'a pas encore été accordée. Le jugement ne demande pas comment une direction peut fonctionner, mais si elle doit être autorisée à gouverner le projet.

Cet acte de jugement dépend de l'articulation explicite de critères. Ces critères ne relèvent ni de préférences stylistiques, ni d'intentions thématiques, ni d'expressions de goût. Ils concernent ce à quoi le projet devra répondre une fois confronté à la réalité : l'organisation des corps et des usages, les conditions climatiques, la disponibilité et le comportement des matériaux, les écosystèmes artisanaux, ainsi que le contexte culturel. En l'absence de tels critères, aucun jugement n'est possible : les propositions ne sont pas décidées, mais simplement suivies.

Les références apportées par le client entrent souvent dans le projet déjà chargées de sens, et fréquemment dotées d'une légitimité implicite. Le jugement est le moment où ces références sont interprétées et mises à l'épreuve avant d'être autorisées à acquérir une autorité. Une direction peut correspondre profondément au désir du client tout en nécessitant un refus ou une transformation lorsqu'elle ne résiste pas aux conditions du lieu, du climat, de la matérialité ou de l'usage à long terme. Le jugement ne s'oppose pas au client ; il assume la responsabilité de décider quelles dimensions de la demande peuvent légitimement structurer le projet, et lesquelles doivent rester provisoires.

En ce sens, le jugement fonctionne comme un seuil. Il autorise aussi bien le refus que l'acceptation. Une direction spatiale peut être cohérente, séduisante et même techniquement faisable, tout en se voyant refuser l'autorité si elle ne satisfait pas aux conditions requises pour gouverner de manière responsable. Tant que le jugement est actif, la direction demeure réversible.

Le jugement prend fin au moment où l'autorité est accordée. Une fois la direction spatiale validée, le jugement cesse d'opérer. À partir de ce point, la question n'est plus de savoir si la direction doit gouverner le projet, mais comment les conséquences de cette décision doivent être assumées.

La responsabilité comme endurance décisionnelle

Dans les conditions contemporaines, la responsabilité ne structure plus les décisions dès l'origine. Lorsque des directions spatiales sont autorisées précocement — avant que leurs conséquences n'aient été pleinement articulées — la responsabilité est déplacée en aval, où elle n'apparaît plus que sous forme de correction ou de justification. Reconstruire la responsabilité suppose dès lors de lui restituer un rôle après l'octroi de l'autorité, non comme évaluation, mais comme endurance.

La responsabilité commence une fois la validation opérée. Elle suppose qu'une direction spatiale a déjà été autorisée à gouverner le projet et ne rouvre pas la question de sa légitimité. À partir de ce moment, la responsabilité professionnelle ne concerne plus le choix d'une direction, mais sa tenue dans le temps. Elle s'exerce à travers les réalités concrètes qui se déploient après l'approbation : l'occupation des espaces, l'épreuve des circulations par les corps, le vieillissement des matériaux et les nécessités de réparation, les protocoles de maintenance qui orientent le détail, l'accumulation des coûts, et l'action des conditions environnementales au fil des saisons. Ces effets ne constituent pas des ajustements secondaires imposés au projet ; ils sont les conséquences directes et prévisibles de décisions autorisées en amont, et dont la responsabilité doit désormais être assumée.

Sous des conditions assistées par l'intelligence artificielle, la responsabilité devient particulièrement fragile. Lorsque les sorties techniques sont traitées comme des décisions plutôt que comme des propositions, l'autorité se confond avec la conformité, et la responsabilité est reportée sur les systèmes, les procédures ou les circonstances. La reconstruction de la responsabilité exige au contraire que les décisions demeurent responsables dans la durée — envers ceux qui entretiennent l'espace, le financent, l'habitent, et l'adaptent lorsque la nouveauté s'est dissipée. L'auctorialité persiste ici non comme maîtrise de la forme, mais comme continuité de la décision lorsque les images ont perdu leur pouvoir.

Ce qui est en jeu est l'endurance de l'auctorialité. La responsabilité préserve le projet comme une séquence lisible de conséquences assumées, plutôt que comme une succession d'ajustements imposés par l'usage ou délégués aux outils. C'est à travers cette answerabilité maintenue dans le temps que l'autorité conserve son sens après la validation, au lieu de se dissoudre dans le processus ou l'adaptation.

L'arbitrage sous contrainte

L'arbitrage sous contrainte ne désigne ni une erreur, ni une résistance aux outils, ni un défaut d'anticipation. Il nomme un moment précis : celui où une direction spatiale, initialement perçue comme cohérente, est contrainte de négocier avec des conditions qu'elle n'a pas elle-même produites.

L'arbitrage intervient lorsque la réalité impose une repondération : une décision doit être ajustée, limitée ou transformée parce qu'elle rencontre des forces excédant sa logique interne.

L'arbitrage sous contrainte n'est pas un rejet de la direction du projet. Il constitue un acte de décision explicite. Il oblige le projet à déterminer ce qui prime, et à quel coût. Le climat peut imposer une reconfiguration de la logique spatiale ; la disponibilité des matériaux peut exiger une substitution ou une redéfinition constructive ; les réalités de maintenance peuvent simplifier le détail ; les contraintes budgétaires peuvent repondérer la durabilité face à l'ambition formelle ; le désir du client peut être confronté à des limites culturelles ou contextuelles. Ces situations n'invalident pas le projet : elles l'obligent à déclarer ses priorités.

C'est à ce moment que l'auctorialité devient lisible. Non par l'invention, mais par l'acceptation de compromis.

L'arbitrage sous contrainte rend visible la position depuis laquelle les décisions sont prises lorsque la seule cohérence ne suffit plus. Il révèle ce que le projet protège, ce qu'il sacrifie, et ce qu'il transforme pour demeurer opérant.

Lorsque ces arbitrages ne sont pas documentés ou sont absorbés silencieusement, les décisions disparaissent de la lecture du projet. Ce qui subsiste est la forme finale, détachée des tensions qui l'ont produite. La responsabilité est alors attribuée aux images, aux outils, aux budgets ou au « processus », plutôt qu'au jugement. Le projet persiste, mais la position à partir de laquelle il a été décidé n'est plus lisible.

L'arbitrage sous contrainte doit donc être compris non comme une exception, mais comme une condition de l'auctorialité dans les conditions contemporaines. Il constitue le moment où l'autorité est mise à l'épreuve par la contrainte, et où l'auctorialité devient responsable par la décision plutôt que par la cohérence.

L'auctorialité ne se définit pas par l'origine d'une proposition spatiale, mais par la capacité à assumer les ajustements qu'exige sa confrontation au réel.

Conclusion

Conclusion

Ce mémoire est structuré autour d'un problème unique : identifier où et quand l'auctorialité peut encore être exercée en architecture intérieure dans des conditions marquées par les plateformes et les systèmes génératifs, lorsque les références et les propositions spatiales précèdent de plus en plus l'articulation de ce à quoi le projet doit répondre. La question posée n'est pas esthétique, mais temporelle et structurelle.

Historiquement, l'auctorialité en architecture intérieure devenait lisible lorsque la référence entraînait dans le projet après la formulation d'un problème spatial et l'établissement de critères de responsabilité. Dans cette configuration, la cohérence suivait l'obligation, et la légitimité émergeait à travers un jugement exercé sous contrainte. La responsabilité structurait la sélection, et l'autorité était assumée plutôt qu'héritée.

La culture contemporaine du projet perturbe cet ordre. La circulation visuelle sur les plateformes et les systèmes génératifs produisent en amont une cohérence spatiale et une légitimité apparente, avant que les critères n'aient été articulés et avant que la responsabilité puisse opérer. Lorsque la cohérence précède l'obligation et que la légitimité précède la délibération, l'auctorialité est déplacée. Les décisions ne sont plus clairement assumées ; elles sont suivies, adaptées ou justifiées a posteriori.

Les résultats de cette recherche sont sans équivoque. Dans des conditions image-first et assistées par l'IA, l'auctorialité ne peut être garantie au moment de la génération, ni assurée par la seule cohérence visuelle, ni préservée par l'intention. Lorsque la légitimité est accordée trop tôt, la responsabilité est exclue du moment de la sélection. L'auctorialité devient illisible non parce que les décisions disparaissent, mais parce que la position depuis laquelle elles sont prises ne peut plus être reconstruite.

Cette relocalisation entraîne des conséquences qui ne peuvent être ignorées. La validation ne peut plus être traitée comme une étape technique ou secondaire. Lorsqu'elle demeure implicite ou réactive, la responsabilité se dissout dans les processus, les systèmes ou les images qui paraissent aller de soi. Les espaces sont livrés et habités, mais la chaîne de décision s'effondre dans la conformité plutôt que dans l'assomption.

Pour l'architecture intérieure en tant que discipline, cela implique un déplacement de ce qui doit être considéré comme central. Les pratiques, les institutions et les dispositifs pédagogiques ne peuvent plus se concentrer uniquement sur la capacité à générer des propositions. Ils doivent prendre en compte le moment de la légitimation, la suspension de l'autorité et l'assomption des conséquences comme des conditions professionnelles fondamentales.

Ce que cette recherche établit en définitive est un déplacement de la manière dont l'architecture intérieure doit être comprise et évaluée. L'auctorialité ne coïncide plus avec la génération, mais avec l'organisation de l'autorité. Les projets doivent dès lors être lus non seulement à travers leur cohérence, mais à travers les conditions selon lesquelles la légitimité a été accordée et les conséquences assumées. C'est sur ce terrain que la responsabilité – et donc l'auctorialité – peut encore être exercée.

ANNEXES

Bibliography Notes

La bibliographie est organisée par ensembles thématiques, en fonction des cadres théoriques et disciplinaires mobilisés dans le mémoire.

Architecture intérieure : histoire et langage spatial

BRÉON, Emmanuel.

L'Art déco : Paris 1920–1939. Paris : Éditions de la Réunion des musées nationaux, 2003.

JENCKS, Charles.

The Language of Post-Modern Architecture. London : Academy Editions, 1981, p. 130–132.

PÉNICAUD, Pierre.

L'architecture intérieure. Paris : Éditions du Moniteur, 2000.

Culture visuelle, circulation et interprétation

GEERTZ, Clifford.

« Thick Description: Toward an Interpretive Theory of Culture ». In *The Interpretation of Cultures*. New York : Basic Books, 1973, p. 3–30.

GROYS, Boris.

In the Flow. London : Verso, 2016, chap. 1 « Entering the Flow ».

STEYERL, Hito.

« In Defense of the Poor Image ». *e-flux journal* [en ligne], no 10, 2009.

Disponible à l'adresse : <https://www.e-flux.com/journal/10/61362/in-defense-of-the-poor-image/> (consulté le 16 janvier 2026).

Culture numérique, algorithmes et gouvernementalité

CARDON, Dominique.

Culture numérique. Paris : Presses de Sciences Po, 2019.

CARDON, Dominique.

À quoi rêvent les algorithmes : nos vies à l'heure des big data. Paris : Seuil, 2015.

ROUVROY, Antoinette ; BERNIS, Thomas.

« Gouvernementalité algorithmique et perspectives d'émancipation ».

Réseaux, 2013/1, n° 177, p. 163–196.

SADIN, Éric.

La vie algorithmique : critique de la raison numérique. Paris : L'Échappée, 2015.

Technique, intelligence artificielle et auctorialité

CHAILLOU, Stanislas.

Artificial Intelligence and Architecture: From Research to Practice. 2éd. Bâle : Birkhäuser, 2025.

MIGAYROU, Frédéric (dir.).

Coder le monde : Mutations/Créations. Paris : Centre Pompidou, 2018.

SIMONDON, Gilbert.

Du mode d'existence des objets techniques. Paris : Aubier, 1958.

CNRS Éditions.

Les attributs de l'auctorialité scientifique. Paris : CNRS Éditions, 2014.

Disponible en ligne : <https://books.openedition.org/editionscnrs/31558>
(consulté le 16 janvier 2026).

Crédits iconographiques

Les images issues de plateformes (Instagram, Pinterest, etc.) sont mobilisées comme traces de circulation visuelle, et non comme projets attribuables à un auteur. Les images générées par IA sont soit produites par l'autrice, soit reproduites à titre d'exemple et dûment créditées.

Fig. 1 (p. 8) Réception — perspective, Émile-Jacques Ruhlmann. Dessin à la main, archives Ruhlmann, vers 1925. Source : Ruhlmann, un génie de l'Art déco.

Fig. 2 (p. 13) Émile-Jacques Ruhlmann, Boudoir, 1925.
Source : The Birth of Art Deco: Ruhlmann and the Hôtel du Collectionneur.

Fig. 3 (p. 14) DGB-Bundesschule, Bernau (1928–30). Intérieur du bâtiment conçu par l'architecte Hannes Meyer (direction du Bauhaus). Source photo : Brenne-Architekten — ADGB-Bundesschule, consulté sur <https://www.brenne-architekten.de/adgb-bundesschule>

Fig. 4 (p. 14) Michael Graves, Karen Wheeler, appartement privé (1983) — photographie © Peter Aaron / Esto Photographics Inc., Domus, n° 639, mai 1983.

Fig. 5 (p. 16) Flux Instagram reconstitué par l'autrice à partir d'images issues de plateformes numériques (Instagram). Reproduction en basse résolution à des fins analytiques.

Fig. 6 (p. 21) Villa Borsani, Varedo (Italie), architecte et designer : Osvaldo Borsani. Aterest). Auteurs des photographies non identifiés. Images reproduites dans un cadre de recherche académique.

Fig. 7 (p. 23) Giampiero Tagliaferri, intérieur à Milan. Sculpture : Vanessa Beecroft.
Source : *Architectural Digest*, « In Milan, Giampiero Tagliaferri Brews an Homage to Great Design », <https://www.architecturaldigest.com/gallery/in-milan-giampiero-tagliaferri-brews-an-homage-to-great-design>

Fig. 8 (p. 24) Proposition visuelle produite avec l'aide de l'intelligence artificielle, Philippe Matta. © droits réservés

Fig. 8 (p. 31) Image générée par intelligence artificielle (outil : Midjourney).

Fig. 10 (p. 32) Bernard Tschumi, The Manhattan Transcripts Project, New York, New York, Episode 1: The Park, 1976–77. Photographie argentique au gélatin, Department of Architecture and Design, The Museum of Modern Art, New York.

Fig. 11, 13, 15 (p. 40, 43, 46) Diagrammes analytiques réalisés par l'autrice dans le cadre du protocole de recherche.

Fig. 12, 14 (p. 42, 45) Corpus de propositions visuelles issues de plateformes numériques et de systèmes d'intelligence artificielle,

Fig. 16 (p. 50) Dessin de nature morte avec superposition analytique, Erich Mrozek, vers 1930. Graphite sur papier et vélin. 38 × 29,8 cm. Travail d'étudiant du Bauhaus, 1919–1933. The Getty Research Institute, inv. 850514. © Estate Erich Mrozek

English version

Contents (English version)

Introduction	67
Chapter 1 : Authorship as Position	66
Chapter 2 : Reference under Platform Conditions	70
Chapter 3: The Automation of Reference	73
Chapter 4: Validation under Constraint: A Comparative Protocol	77
Chapter 5: From Analysis to Operation	83
Conclusion	83

Introduction

Over the last decade, interior architecture has been increasingly shaped by the circulation—and more recently the generation—of images and spatial propositions through digital platforms and artificial intelligence systems. Spatial directions now appear as coherent ensembles—styles, atmospheres, organisational figures—that circulate easily across contexts, often detached from specific sites, programmes, or constraints. These propositions frequently arrive already stabilised, presenting themselves less as hypotheses to be tested than as directions to be adopted.

This transformation affects the rhythm of design practice itself. Coherence is often encountered very early, before questions of use, circulation, regulation, or long-term consequence have been articulated. What is observed is not the disappearance of decision-making, but a displacement of its timing: spatial propositions increasingly acquire authority before being confronted with the conditions they must answer to.

Interior architecture has always operated through reference, precedent, and cultural transmission. What has shifted, however, is the moment at which reference becomes authoritative. Under contemporary conditions, visual propositions circulate with an implicit legitimacy produced through repetition, visibility, and recognisability. As a result, coherence can precede deliberation, and legitimacy can be granted before criteria of responsibility have been established.

This *mémoire* therefore examines where and when authorship can still be exercised in interior architecture when spatial propositions acquire prescriptive force before the project has defined what they must respond to.

This research does not aim to evaluate the aesthetic quality of images, nor to compare the performance of platforms or generative tools. Its objective is analytical: to examine how spatial authority is granted, delayed, or displaced, and under what conditions responsibility can still be assumed once the temporal order of decision-making has been altered.

The images mobilised in this *mémoire*—whether drawn from digital platforms or generated through artificial intelligence systems—are treated not as projects or authorial decisions, but as a corpus of visual propositions. Considered in this way, they allow observation of how coherence can acquire authority upstream of architectural judgment.

The *mémoire* progresses from diagnosis to analysis and then to operation, combining historical grounding, examination of contemporary conditions, empirical testing, and a controlled analytical protocol. It does not position itself against digital platforms or artificial intelligence, but seeks to understand how transformations in visual circulation and generative production displace the moment of spatial decision-making and the conditions under which authorship remains legible.

When I speak of authorship in interior architecture, I do not refer to stylistic expression or formal signature. Authorship designates the position from which architectural responsibility is exercised. It names the capacity to assume answerability for spatial decisions once the conditions they must respond to have been articulated. The way I define these terms here is not neutral; it determines where authorship can later be located.

Responsibility, as understood here, is not a moral attitude or an abstract intention. It is the obligation to answer for the spatial consequences of a project once criteria have been defined. These criteria concern what the project is required to answer to in concrete terms: use, circulation, material behaviour, construction, regulation, duration, and inhabitation. Responsibility becomes operable only when such criteria are explicitly established.

Within this framework, authorship cannot be identified at the level of appearance alone. Spatial coherence, formal consistency, or experiential quality may be perceptible, but they do not in themselves establish authorship. Coherence becomes authorial only when it is grounded in articulated criteria and subjected to responsibility. Without this grounding, coherence remains plausible but unaccountable.

Interior architecture operates through systems of decisions that extend across the project. Proportions, circulation, material articulation, light, and spatial sequencing do not function as isolated gestures, but as interdependent elements within a coherent spatial order. As the French architectural historian and theorist Pierre Pénicaud⁺ (born 1960) argues in *L'Architecture*

intérieure (2000), interior architecture is defined less by expressive form than by the organisation of space through use, circulation, material articulation, and lived experience. Authorship, in this sense, does not reside in expression, but in the consistency of decisions taken under constraint.

Experience plays a role in this configuration, but it is not the origin of authorship. Experience is the site where the effects of authorship become perceptible. Comfort, ease of movement, legibility of space, and intuitive coherence allow occupants to inhabit a space without needing to interpret it conceptually. These experiential qualities testify to authorship; they do not produce it. Authorship precedes experience insofar as it organises the conditions through which experience becomes possible.

For spatial coherence to become accountable, it must be anchored in responsibility. Responsibility can only operate once criteria have been articulated. Reference, in turn, becomes authorial only when it enters the project after such responsibility has been structurally assumed. Reference does not produce authorship by itself. It becomes operative only insofar as it responds to an already defined necessity.

Intention, as used here, does not designate stylistic preference or declared aims. It designates the moment at which criteria are articulated, making responsibility operable. Intention emerges when the project is confronted with concrete con-

⁺ PÉNICAUD, Pierre.
L'architecture intérieure. Paris : Éditions du Moniteur, 2000.

ditions of construction, site, material behaviour, climate, use, regulation, and client requirements understood as operational constraints, budgetary limits, and long-term occupation conditions. Intention is therefore not expressive, but situated and structural.

On the basis of this analytical framework, authorship in interior architecture can be read through the temporal relationship between responsibility, intention, and reference. Rather than approaching historical movements as stylistic categories, the following configurations are examined as situations in which this sequence remained legible in different ways. These cases do not serve as models to be reproduced, nor as a linear history of interior architecture, but as analytical points of comparison. Taken together, they make it possible to observe how authorship became readable when reference entered the project only after a spatial problem had been formulated and criteria of responsibility had been established.

Art Deco Reference as Transformation

Art Deco marks a period in which referencing is used deliberately within interior architecture. At a time when the discipline was confronted with a specific challenge—mediating between modern production and aspirations toward cultural continuity, luxury, and spatial coherence—Art Deco does not treat reference as an ornamental addition. Situated in the interwar period, marked by rapid industrialisation, expanding international exchanges, and shifting cultural hierarchies, reference intervenes only once a modern ambition

has already been established. Cultural forms are neither imported to authenticate the work nor used to justify it retrospectively; they are selected and transformed in order to support a spatial and material project that precedes them.

Art Deco is often described as a decorative or surface-oriented style, an interpretation that tends to obscure its underlying operative logic. Interior architects and designers such as Émile-Jacques Ruhlmann (1879–1933) and Jean Dunand (1877–1942) developed a modern language through selective abstraction and material refinement. Cultural references drawn from Egyptian, Japanese, and Mesoamerican sources were not copied, but were distanced from their original contexts, reinterpreted, and refined so they could operate coherently within new spatial, material, and technical systems.

In Art Deco, authorship is grounded in responsibility toward coherence: references are selected insofar as they can be transformed into a consistent material and spatial order. As shown by Emmanuel Bréon⁺ in his analysis of the *Exposition internationale des arts décoratifs et industriels modernes* (1925), authenticity is not sought through fidelity to origins but through the production of a coherent modern language.

Reference here is measured by its capacity to submit to an already articulated spatial and material order. Art Deco thus establishes a model in which authorship remains legible because reference enters the project only after responsibility has been structurally assumed.

⁺ BRÉON, Emmanuel. *L'Art déco : Paris 1920–1939*. Paris : Éditions de la Réunion des musées nationaux, 2003.

Bauhaus **Reference as process**

The Bauhaus represents a historical moment in which interior architecture was confronted with the exhaustion of historical styles and the need to develop methods compatible with industrial production and social reconstruction. In this context, authorship could no longer be grounded in the visible translation of cultural forms, but in the organisation of the processes through which space was made.

Often described as a rupture with historical styles, the Bauhaus did not refuse reference; instead, it redirected it. Cultural and technical knowledge did not disappear, but ceased to function as a source of visual language. Reference no longer operated as quotation, but as a way of thinking through construction, fabrication, and spatial organisation. Reference in this movement was activated through processes of making rather than through citation. Craft traditions, vernacular techniques, and pre-industrial knowledge were tested, translated, and reworked through modern constructs, and introduced only once questions of construction and function had already been established.

This displacement of reference has direct consequences for authorship. At the Bauhaus, authorship is not defined by stylistic expression or formal signature. It is located instead in responsibility for how things are made. Architectural decisions are assessed according to their ability to organise materials, techniques, and spatial relations into systems that can actually be built and used. Referencing therefore operates as a mode

of responsibility exercised after constructional criteria have been articulated, linking authorship to process and construction rather than to visual recognition.

Postmodernism **Reference as interpretation**

Postmodern interior architecture mobilises reference primarily as a recognisable and interpretable element. Rather than operating through material translation or constructional necessity, it organises space through the assembly of signs: classical motifs, vernacular elements, popular imagery, and historical fragments. These elements are not introduced to be structurally transformed or materially tested, but to be read. Meaning is produced through citation, contrast, and narrative association. In this configuration, authorship shifts away from the organisation of making toward interpretative positioning.

The interior architect's role is no longer centred on testing reference through construction, but on selecting and staging references so they remain legible within a shared cultural framework. Construction and fabrication continue to play a role, but they intervene downstream, materialising meanings that have already been established at the level of representation.

Charles Jencks⁺ (1939–2019), American-born architectural theorist and critic, articulated this logic of referential legibility through the concept of double coding, describing an architecture that addresses both expert audiences

⁺ JENCKS, Charles. *The Language of Post-Modern Architecture*. London : Academy Editions, 1981, p. 130–132.

and broader publics through recognisable references.

Read through the lens of authorship, Post-modernism can thus be understood as a limit condition for authorship as traditionally grounded in making. Reference remains framed by intention, yet recognition no longer depends primarily on construction, material testing, or use over time. Authorship does not disappear, but becomes increasingly dependent on interpretation and recognition, while the moments where responsibility would historically be tested through fabrication and use are weakened or deferred rather than eliminated.——

The historical configurations examined in this chapter establish a clear analytical sequence: authorship in interior architecture becomes legible when reference enters the project after a spatial problem has been formulated and criteria of responsibility have been articulated. Read across different contexts, these cases show that reference does not produce authorship by itself, but only insofar as it responds to an already assumed position of responsibility.

Under contemporary conditions, however, this sequence no longer structures practice in the same way. References continue to circulate with increasing ease, but the moment at which they are selected, justified, and transformed is no longer clearly identifiable. What becomes obscured is not authorship itself, but the point at which responsibility is exercised.

The following chapter therefore shifts from historical configurations to the conditions

that obscure this sequence today. It examines how contemporary modes of circulation affect the temporal relationship between reference, intention, and responsibility, and how authorship becomes displaced rather than abolished under these conditions.

My awareness of this problem did not emerge first through theory, but through practice. Before beginning my formal studies in interior architecture, I was approached by a client preparing to open her first restaurant. Rather than describing the site, the intended experience, or the identity of the project, she presented a small set of images showing different areas of several restaurants — one for entrance, another for seating area, one for the bar — all drawn from the same Pinterest aesthetic, and stated simply: “I want a copy-paste of this style.”

This moment revealed the core issue. The problem was not just imitation, or the early appearance of references within the design process. References have always been part of architectural intuition and might appear early as desires or provisional hypotheses. What had shifted here was their status. These images did not enter the project as material to be examined or tested, but as already legitimate solutions to a space that had not yet been articulated. The project therefore did not begin from a question to be formulated, but from directions that appeared self-evident.

My role was no longer to test, interpret, or situate references, but to adapt the space to images whose legitimacy had already been assumed. In this configuration, the client did not merely introduce references, but acted as a relay through which images entered the project already endowed with legitimacy. The problem, therefore, is not what these references represent, but the moment at which they become valid—and how this temporal shift displaces the conditions under which responsibility can still be exercised in interior architecture.

Platform Circulation and the Temporal Reordering of Reference

At first glance, platform circulation appears to simply multiply available images. The issue, however, lies not in quantity, but in how certain references become visible, comparable, and ultimately recognised as legitimate. Platforms such as Pinterest and Instagram do not operate as neutral repositories of inspiration; they actively sort, rank, and repeat images according to engagement metrics, visual similarity, and patterns of attention. Over time, repetition produces familiarity, and familiarity begins to function as a form of validation.

As the sociologist Dominique Cardon⁺⁺ (born 1965) has shown, algorithmic systems assign visibility on the basis of measurable signals—saves, clicks, and engagement—rather than on project-specific criteria such as use, context, or constraint. Images circulate not because spatial, climatic, or material questions have been resolved, but because they perform effectively within platform logics. Even when images appear to address contextual issues, they circulate because of how these issues are visually framed, not because their spatial effectiveness has been tested within a concrete project situation.

What shifts under these conditions is not the appearance of references at an early stage of the design process, nor the influence of images on architectural imagination. References have always accompanied architectural intuition as desires or provisional hypotheses. What changes is the status

⁺⁺ CARDON, Dominique. *Culture numérique*. Paris : Presses de Sciences Po, 2019.

with which they enter the project. Increasingly, references arrive not as material to be examined or tested, but as directions that already carry a sense of approval, as if the work of validation had been completed elsewhere. Validation now precedes intention, in the sense that legitimacy is granted before the project has articulated the problems it is meant to answer.

This temporal displacement concerns the moment at which responsibility can be exercised. Responsibility presupposes criteria: an understanding of what the project must respond to in terms of use, regulation, construction, duration, and maintenance. When references enter the process before such criteria have been articulated, responsibility cannot operate at the moment of selection. It is not abolished, but structurally deferred. Spatial reasoning does not disappear; it is pushed downstream, where it must negotiate regulation, construction, and use within a trajectory that has already acquired legitimacy. Responsibility can only be assumed once criteria exist; under platform conditions, those criteria arrive too late for responsibility to guide selection.

This displacement is inseparable from the way value is produced within platform culture. As the philosopher and art theorist Boris Groys⁺ (born 1947) has argued, contemporary cultural value is increasingly assigned through visibility prior to interpretative depth. When applied to platform environments, this logic clarifies why recognition begins to substitute for justification. A reference persists not because it has been argued, transformed, or situated, but because it is familiar.

⁺ GROYS, Boris.
In the Flow. London : Verso, 2016, chap. 1 « Entering the Flow ».

The problem is therefore not only how references acquire legitimacy, but when this legitimacy is established. Under platform conditions, validation precedes problem formulation, excluding responsibility from the moment at which authorship historically became legible.

From Situated Reference to Visual Pattern

Once references are accepted as legitimate, the problem shifts. The question is no longer whether a reference is admissible, but what kind of knowledge it continues to carry once it circulates outside the situation that originally gave it meaning.

In her analysis of the “poor image,” the artist and theorist Hito Steyerl⁺⁺ (born 1966) describes a condition in which images circulate through the progressive loss of their contextual grounding. Compression and repetition do not merely affect visual quality; they detach images from place, use, and intention. What circulates across platforms is no longer a reference tied to a specific problem, but an image capable of travelling precisely because it no longer belongs to any one context. As images accumulate into large collections consulted daily, their function changes. These collections cease to operate as analytical tools and begin to structure perception itself.

Rather than supporting inquiry or testing, they stabilise directions in advance. Visual coherence emerges without obligation. Relations between images are no longer articulated through

⁺⁺ STEYERL, Hito. “In Defense of the Poor Image”. *e-flux journal* [online], no. 10, 2009. Available at: <https://www.e-flux.com/journal/10/61362/in-defense-of-the-poor-image/> [Accessed 16 January 2026].

spatial problems such as circulation, duration, or inhabitation, but through affective resonance, palette, atmosphere, and recognisability. Categories such as “warm minimal,” “Mediterranean,” or “1970s Italian” function less as historical or constructional references than as aesthetic shorthand. What results is familiarity rather than understanding.

This shift can be clarified by contrast with the anthropologist Clifford Geertz's⁺ (1926–2006) notion of “thick description,” according to which meaning emerges only when actions and artefacts are situated within layered social, cultural, and material contexts. Platform-based referencing operates in the opposite direction. As references circulate, these layers are stripped away, reorganising meaning into visually efficient but contextually thin patterns. In such conditions, meaning is no longer produced through coherence under responsibility; it is pre-validated as an immediately legible visual order.

A further consequence follows. When visual coherence is established before spatial accountability, interiors gain approval as images before the conditions of inhabitation, regulation, or endurance are addressed. The project appears convincing before it has been argued. Spatial reasoning therefore enters late, adapting itself to a direction that has already been validated elsewhere. What changes is not taste, but the moment at which justification is expected to take place.

These transformations affect not only how references circulate or how meaning stabilises, but also the moment at which architectural decisions can be evaluated. Under these conditions, judgment does not disappear, but its role is transformed. Decisions that once operated at the beginning of the project—through selection, refusal, and transformation—now occur downstream. Judgment negotiates, adjusts, and corrects rather than decides. Responsibility no longer guides selection; it is reconstructed after selection, once references must finally answer to use, regulation, construction, and duration. Authorship thus becomes legible not through initial choice, but through later acts of validation and constraint.

Where platform culture has reorganised the circulation and validation of reference, generative AI intensifies this temporal inversion by producing formally resolved propositions before a project has articulated its own criteria. Chapter 3 examines this passage from circulation to generation, where reference no longer merely precedes intention, but begins to condition how intention itself can be formed.

⁺ GEERTZ, Clifford. “Thick Description: Toward an Interpretive Theory of Culture”. In: *The Interpretation of Cultures*. New York: Basic Books, 1973, pp. 3–30.

This chapter examines what changes when references no longer merely circulate, but are actively generated. Under generative conditions, formally coherent spatial propositions can appear before a project has articulated its own criteria, altering the temporal relationship between intention, reference, and form.

The question addressed here is not whether artificial intelligence replaces the designer, nor whether it produces new aesthetics. It concerns the moment at which legitimacy and coherence are established within the design process. When coherence is produced upstream, before criteria are defined, intention risks being delegated rather than delayed.

This chapter analyses how authorship persists under such conditions, not at the level of image production, but at the moments where generated propositions are tested, constrained, accepted, or refused.

From Circulation to Generation: Upstream Formalisation

Under platform conditions, the legitimacy of references emerged through circulation. Images became acceptable because they were repeatedly encountered, stabilised through visibility rather than argued through use, material logic, or spatial necessity. This mechanism has already been established.

What matters here is that artificial intelligence introduces a shift in regime. It does not merely extend or accelerate this logic. It makes it

operate earlier in the design process—not as an effect of circulation, but as a condition of generation.

Formalisation refers to this shift. Criteria that once emerged implicitly through exposure and interpretation are now encoded upstream as rules of production. What platforms previously stabilised through repetition, generative systems stabilise in advance. Artificial intelligence, in this sense, transforms regimes of visibility into regimes of production.

The criteria through which references were recognised as coherent are no longer inferred after circulation. They are embedded upstream as conditions for generation. Reference no longer appears and is then evaluated; it appears already shaped by statistical expectations of coherence. This coherence, however, is not neutral. It does not correspond to coherence with a site, a programme, or a use. It corresponds instead to coherence with dominant visual regularities: recurring palettes, typological cues, compositional habits, and recognisable atmospheres. What was most visible becomes what is most generatively available, even when it is not the most appropriate.

This transformation is not a matter of technical improvement, aesthetic novelty, speed, or efficiency, but of operation. Generative systems function as anticipatory technical dispositifs: they organise in advance the field of possibilities within which intention can emerge.

As the philosopher Éric Sadin⁺ (born 1973) has shown in his critique of algorithmic systems, such dispositifs do not operate as neutral tools, but as structures of pre-emptive orientation. The effect is temporal: orientation is introduced before intention. Generative systems intervene not after a project has articulated its questions, but before intention has had time to take shape, framing what appears thinkable prior to the formulation of criteria.

The sociologist Dominique Cardon⁺⁺ (born 1965) helps locate the origin of these generative criteria. The metrics that governed platform visibility—engagement, repetition, recognisability—can be understood as constituting the statistical substrate of generative models. The difference introduced by artificial intelligence is therefore not one of speed or efficiency, but of operation. Where platforms ranked and filtered existing images, generative systems produce new propositions that already resemble what is statistically expected to belong.

This distinction clarifies why AI-based reference production cannot be understood as an intensified form of search. Searching presupposes a reference that exists independently of the system and can be located, selected, and interpreted. Generation operates differently. It produces references by calculating what is likely to be accepted as coherent within a given visual regime. Legitimacy no longer emerges after interpretation; it is embedded before appearance.

⁺ SADIN, Éric. *La vie algorithmique : critique de la raison numérique*. Paris: L'Échappée, 2015..

⁺⁺ CARDON, Dominique. *À quoi rêvent les algorithmes : nos vies à l'heure des big data*. Paris: Seuil, 2015.

Acceptability, however, is not responsibility. A reference can be statistically legitimate while remaining unaccountable to use, inhabitation, or consequence. This upstream reorganisation of reference does not eliminate authorship, but displaces the moment at which responsibility can operate.

The following section examines how this displacement affects intention and where authorship can still be exercised under generative conditions.

Delegated Intention and the Relocation of Authorship

As established in the previous chapter, platform conditions did not abolish intention but displaced it temporally: references circulated before problems were articulated, while responsibility could still be reconstructed downstream.

With generative artificial intelligence, this temporal disturbance shifts again. The issue is no longer delay, but delegation. Generative systems are capable of producing coherent spatial propositions before a project has established its own criteria—programme, use, material logic, or spatial necessity. Initiative no longer lies exclusively in the formulation of a problem to which references respond; it is partially transferred to technical systems that propose plausible solutions in advance, shaping the field of possibilities before deliberation takes place. By initiative, I refer here not to creative intent, but to the capacity to propose spatial coherence prior to the articulation of constraints.

This distinction is crucial. Under platform conditions, intention was reconstructed after exposure; under generative conditions, it risks being delegated upstream. References no longer arrive primarily as responses to articulated questions, but as propositions that already appear resolved, coherent, and legitimate within a given visual regime.

This pre-emptive organisation of possibility corresponds to what the jurist and legal theorist Antoinette Rouvroy⁺ (1972) has theorised as algorithmic governmentality: a mode of governance that does not constrain choice directly, but structures in advance what can appear as a reasonable option.

Within such regimes, agency is not removed, but displaced: action remains possible, yet it unfolds inside a field already organised in advance. It is often argued that intention is preserved through prompting. However, a prompt does not constitute a spatial problem.

Read through the philosophy of technics developed by Gilbert Simondon⁺⁺ (1924–1989), prompting operates at the level of adjustment rather than at the level of genesis. It functions as a selection interface within a pre-structured field of possibilities, navigating options already shaped by statistical expectations of coherence rather than formulating constraints.

Historically, interior architecture relied on a temporal interval in which a spatial problem

could be held long enough for criteria to emerge. This interval was not hesitation or stylistic indecision, but the procedural space through which projects became accountable to programme, circulation, material behaviour, regulation, use, and duration.

Generative systems compress this interval. Coherent propositions can now appear before such constraints have been articulated. Intention does not disappear, but is displaced, often functioning as a narrative that retrospectively justifies a generated proposition. Action becomes more fluid, but accountability becomes more fragile.

This displacement does not imply the disappearance of authorship, but its relocation. Under generative conditions, authorship can no longer be assumed to reside primarily in the generation or legitimisation of references. It becomes legible when generated propositions encounter external criteria that exceed their internal coherence.

This relocation is not only theoretical. It can already be observed in environments where generative systems are integrated into distributed design workflows. Computational designer and researcher Stanislas Chaillou⁺⁺⁺, whose work documents the use of AI-based generative tools in large architectural offices such as Foster + Partners, observes workflows in which generative production is separated from subsequent moments of evaluation and arbitration, and where design judgment is exercised collectively rather than at the point of form generation.

⁺ ROUVROY, Antoinette; BERNIS, Thomas. "Gouvernementalité algorithmique et perspectives d'émancipation". *Réseaux*, 2013/1, no. 177, pp. 163–196.

⁺⁺ SIMONDON, Gilbert. *Du mode d'existence des objets techniques*. Paris: Aubier, 1958.

⁺⁺⁺ CHAILLOU, Stanislas. *Artificial Intelligence and Architecture: From Research to Practice*. 2nd ed. Basel: Birkhäuser, 2025.

It also has been conceptually formalised within architectural theory addressing computational regimes. Architectural theorist and curator Frédéric Migayrou (born 1961) has shown that in coded and algorithmic design systems, authorship no longer coincides with the production of a singular form, but with the regulation of generative processes capable of producing multiple variations. Generative artificial intelligence intensifies this condition by shifting this logic further upstream, before a project has articulated its own criteria.

Understanding how and where authorship can still be exercised under these conditions therefore requires moving beyond regime diagnosis toward empirical observation of design action itself. The following chapter proposes a controlled analytical protocol to examine where responsibility becomes operative when coherent propositions emerge before project criteria have been articulated.

+ MIGAYROU, Frédéric (ed.). *Coder le monde : Mutations/ Créations*. Paris: Centre Pompidou, 2018.

Note

The empirical material produced by this protocol — including schematic diagrams, generated image sets, and decision records — is presented in the French version of this mémoire (Chapter 4, page: 37–51 Figures 12–18; Tables 4.1–4.3).

Building on the preceding chapters, which demonstrated that authorship under platform and generative regimes is not abolished but displaced through an inversion of the temporal sequence between reference and responsibility, this chapter shifts from conceptual diagnosis to empirical observation. It seeks to locate where validation becomes binding under constraint, by examining when and under what pressures authorship becomes legible once a spatial direction has already been fixed. To do so, the chapter deploys a controlled comparative protocol designed to render the temporal hierarchy identified earlier observable.

Aim

This chapter examines the temporal inversion identified in the preceding chapters by means of a controlled comparative protocol.

Three design runs are organised according to different moments of commitment. In the first run, spatial criteria and constraints—use, organisation, and regulation—are articulated before any spatial direction becomes binding. In the two subsequent runs, a visually validated direction is fixed in advance, and spatial constraints are confronted

only afterward.

By comparing these sequences, the chapter isolates how the moment at which a direction becomes binding modifies the conditions under which validation, judgment, and responsibility can occur.

Fixed Brief

The following parameters are held constant across all runs in order to isolate the effect of temporal commitment.

Envelope: 20 m × 15 m (20 m North–South; 15 m East–West)

Accesses: Public entry on the south façade (centred); service/staff access on the north façade near the north-east corner

Program: museum threshold sequence (arrival, control, queue/desk, decompression, orientation, route to galleries), with continuous accessibility and durability/maintenance requirements at high-traffic zones.

Three runs (single variable: moment of commitment)

The same architectural brief and constraint set apply to all three runs. What varies is not the content of the constraints, but the moment at which they are confronted: either before a spatial direction becomes binding (Condition A), or after a visually validated direction has already been fixed (Conditions B and C).

A — Problem-first (control): articulate intention against the constraints, draw the diagram

B — Platform-first: assemble a nine-image mood-board, lock one direction, articulate intention against the constraints, draw the diagram

C — AI-first: generate nine Midjourney images, lock one image, articulate intention against the constraints, draw the diagram.

Lock rule (Conditions B and C): once a spatial direction is locked, it cannot be replaced. Conflicts with the brief must be resolved through explicit overrides.

In Conditions B and C, a spatial direction is fixed prior to spatial testing, either through platform-based visibility (B) or through generative coherence (C), before any project-specific criteria are applied.

Fixed Constraints (Applies Identically to Conditions A, B, and C)

The following constraints are applied identically across all three runs. They define the minimum spatial, operational, and circulation requirements of a museum threshold sequence and are not subject to modification.

Threshold and control

1. Controlled threshold: vestibule and security/bag-check located immediately after entry.
2. Queue containment: the queue remains within a defined zone and never obstructs the main circulation line.
3. Primary desk oversight: the ticket/information desk maintains visual control over entry, queue,

and post-check movement.

Public script and orientation

4. Legible sequence: arrival, control, orientation, access to galleries reads as one continuous public script.
5. Orientation moment: a dedicated standing zone provides a clear cue toward the galleries without obstructing circulation.
6. Capacity logic: the orientation zone and primary circulation absorb short dwell times without blocking the gallery axis.

Circulation and separation

7. Circulation rule: all public circulation paths maintain a minimum clear width of 1.50 m, including perimeter routes.
8. Entry/exit separation: the exit is positioned on the west side and does not conflict with incoming threshold flow.
9. Public/staff separation: staff access at the north-east operates without crossing public circulation.

Operational realism

10. Operational maintainability: service and cleaning operations at the desk zone occur without crossing public circulation.

Secondary visitor services (WC and small shop) may be indicated as optional, provided they do not disrupt the threshold sequence or violate any of the fixed constraints listed above.

Recorded Traces and Decision Protocol

This protocol records each confrontation between a fixed constraint and a spatial decision, and flags overrides according to a predefined rule.

For each run, all spatial decisions are confronted with the fixed constraint set. Each decision is recorded once, indicating the relevant constraint(s) and whether compliance required compensatory adjustment due to a prior commitment. Such adjustments are recorded as overrides; where no compensatory action is required, no override is noted.

Each override is treated as an instance of judgment, in which an externally imposed constraint forces a reassessment, correction, or refusal of a previously fixed direction.

Each run produces:

1. Confrontation with the fixed constraint set
2. Intention v1
3. One schematic diagram (zoning, circulation, key elements)
4. Decision record (8–12 decisions; override Yes/No)
5. Intention v2

Taken together, these recorded traces allow direct comparison across the three conditions, making visible how validation is confronted, how judgment is exercised, and where responsibility becomes legible depending on the moment at which a spatial direction becomes binding.

Methodological Note

The constraint set is established prior to all runs and remains identical throughout the protocol. What differs across the three conditions is the moment at which constraints are confronted and allowed to structure the project.

In Condition A, constraints are confronted at the outset, allowing spatial organisation to emerge progressively from circulation, control, visibility, and separation requirements rather than from a pre-committed figure.

This protocol does not posit a design process unaffected by image culture. It isolates instead the sequence of explicit commitments: what is fixed before a spatial direction exists, and what must be reconstructed after a direction has become binding.

The experiment does not seek to demonstrate stylistic outcomes. Its object is strictly temporal: the moment at which a spatial direction becomes binding relative to the articulation of constraints and intention.

Envelope dimensions and access orientation are held constant across all three runs. Precise positions may shift within façades only to resolve circulation and compliance requirements.

This protocol does not claim to describe professional practice exhaustively. It operationalises early visual fixation in order to compare sequences of decision-making under controlled conditions.

The protocol therefore allows comparison not only of spatial outcomes, but of where authorship

becomes legible: distributed across early decisions in Condition A, and concentrated at moments of correction and override in Conditions B and C.

Condition A Problem first

Intention v1

The museum entrance is conceived as a controlled sequence structured through security control, decompression, and orientation toward the galleries.

The ticket and information desk operates as a control point ensuring visual oversight of entry, queue management, and post-check circulation. Incoming and outgoing flows are separated, and a clear primary circulation route is maintained throughout the threshold.

Diagram: Fig. 11

Decision record (Override: Yes/No): Table 1

Intention v2

Following confrontation with the full constraint set, the spatial organisation remains consistent with the initial intention.

The vestibule, security control, ticketing, and queueing operate as a continuous sequence leading to a central decompression and orientation space. Control functions are consolidated along the east side, preserving visual oversight while maintaining orientation legibility and circulation clearance.

Entry/exit separation and accessibility requirements are satisfied without compensatory adjustment.

Condition B Platform-first

Platform: Pinterest

Search mode: manual visual browsing

Search terms:

museum entrance interior; museum reception desk; museum lobby; circular museum interior; central ticket desk museum

Selection rule:

Images are selected based on visual coherence and recognisability within platform circulation (composition, spatial figure, organisational logic), not on project-specific criteria such as circulation widths, regulation, or operational feasibility.

Output corpus: 9 images (3 × 3): Fig.12

Selection based on visual coherence and recognisability within the platform, independently of project-specific criteria.

Locked direction

The selected image corpus fixes a central circular spatial figure within the envelope, imposed as a dominant void surrounded by a continuous curved perimeter.

This centre-periphery organisation is established as a binding spatial commitment prior to the articulation of circulation, control, or operational sequencing requirements.

This spatial figure is treated as non-negotiable for the remainder of the run.

Intention v1

The project begins from an already fixed central circular void, treated as the dominant spatial figure within the envelope.

This figure establishes a centre-periphery organisation around which spatial continuity and movement are provisionally structured.

At this stage, intention is articulated in relation to the imposed figure rather than derived from programme, circulation, or operational criteria.

The sequencing of arrival, control, queueing, and orientation is not yet resolved. The role of the central void within these sequences remains undefined and is deferred to later confrontation with circulation, oversight, and separation constraints.

Diagram: Fig.13

Decision record + overrides: Table 2

Intention v2

Following confrontation with the fixed constraint set, the project operates as a figure-led organisation structured around a centralised ticket and information desk acting as the primary control element. Circulation is redistributed as a continuous ring around this centre, maintaining the ≥ 1.50 m clearance requirement while introducing additional clearance for waiting and transaction-related dwell.

This dual requirement enlarges the circulation loop and absorbs a significant portion of the envelope.

Orientation is displaced from the centre and becomes secondary to circulation performance. Entry and exit separation is preserved through compression and relocation at the west side. While visual control is reinforced, operational maintainability remains unresolved: dedicated service and cleaning access to the central desk cannot be fully integrated, and secondary visitor services are displaced.

Condition C AI-First

C1 — Generated corpus (9 images, 3×3)

Tool: Midjourney

Prompt used:

[museum entrance + reception threshold, contemporary calm museum interior, circular rotunda with ring promenade around a central orientation void (no stairs), space contains a vestibule, tickets/info desk, security/bag checks, axial opening toward galleries, soft natural daylight, minimal signage, minimal furniture, no decor, architectural photography, 24mm lens, eye-level, centered composition, high realism, empty space, closed hours, no visitors]

Parameters: --ar 3:4 --raw --v 6

Output corpus: 9 images (3×3): Fig.14

Locked direction

The generated image set fixes the ticket and

information desk as a central control element within a circular spatial figure. This centralisation is imposed as a prior spatial commitment, establishing a centre-periphery organisation before the articulation of circulation, separation, or capacity constraints.

Intention v1

The project begins from a centrally fixed ticket and information desk, imposed as the primary control element within the circular figure. This centralisation creates a strong spatial focus at the core of the plan. At this stage, the placement of orientation and waiting functions remains unresolved. Their proximity to the control centre introduces pressure on circulation clarity, queue containment, and the ≥ 1.50 m clearance rule, which are deferred to later confrontation with the fixed constraint set.

Diagram: Fig.15

Decision record + overrides: Table 3

Intntion v2

The diagram validates the AI-locked rotunda with a central ticket desk, forcing circulation, queueing, exit, and servicing to be negotiated around it. While the gallery axis remains legible, orientation centrality, exit comfort, and servicing generate recorded overrides. Validation therefore concentrates at moments of correction, rendering the typology-first inversion observable.

Comparative Result

Compared indicators: Table 4

The comparison between the three conditions

makes the effect of temporal sequencing explicit. In Condition A, spatial intention emerges from the prior articulation of constraints and remains stable between its initial formulation and its validated form.

In Conditions B and C, a visually coherent direction is fixed before constraints are confronted. The project therefore develops through the need to accommodate an already-legible form, and constraints intervene secondarily as corrective forces. This inversion accounts for the appearance of overrides and the divergence between Intention v1 and Intention v2.

Overrides do not signal failure. They indicate a displacement of authorship. Under platform-first and AI-first conditions, authorship becomes legible not at the moment of image production, but at the moment of validation, when a visually convincing proposition is forced to answer to use, circulation, control, and durability through explicit adjustments and assumed responsibility.

What Chapter 4 makes visible is a structural fact: under contemporary conditions, authorship in interior architecture becomes legible only when a spatial proposition is forced to answer to external constraints. Generation, visibility, and formal coherence may precede this moment, but they do not in themselves constitute authorial action. Authorship appears only where validation is imposed, judgment is exercised, and responsibility can no longer be deferred.

This finding has a direct consequence. If authorship now emerges primarily at the moment of validation rather than at the moment of image

production, then authorship can no longer be understood as an initial intention or expressive act. It becomes a question of how validation itself is structured and assumed within the design process. Chapter 5 therefore treats validation as an authorial dispositif: the site where responsibility, judgment, and authorship can be deliberately re-inscribed under contemporary conditions.

Chapter 5 Validation as an Authorial Dispositif

In interior architecture, validation is usually understood as a secondary step. A spatial direction has already been chosen, and validation comes afterward to verify that it can proceed. Drawings are checked, dimensions adjusted, regulations confirmed, feasibility assessed. In this sense, validation functions as a technical clearance: it ensures that a decision already taken can be executed.

Under platform-based and generative conditions, this understanding no longer holds. Spatial directions now tend to appear very early in the process, often before the project has clarified what it must answer to. Images, references, and organisational figures arrive already coherent and already convincing. They circulate, are discussed, and sometimes implicitly accepted before any real decision about authority has been made.

In this context, validation cannot be understood as the confirmation of a choice. Validation designates the moment when a spatial direction is explicitly authorised to govern the project. What is validated here is not an image, a reference, or an aesthetic preference, but a direction's right to rule.

At this point, a proposition ceases to be one option among others and becomes the framework around which subsequent decisions are organised. A line is crossed from possibility to authority.

From this moment onward, the project reorganises itself around the validated direction: budgets are structured according to it, drawings are coordinated around it, consultants align their work with it, and alternatives are no longer treated as equally possible. Validation is often the point at which approval—frequently client approval, sometimes institutional or collective approval—transforms a spatial proposition into an authoritative decision. Once validated, the direction no longer belongs to the designer alone. It becomes binding for everyone involved in the project.

Programme and bodies enter the project at this stage not as design themes, but as non-negotiables. Uses, circulation patterns, and the presence of bodies cease to be imagined freely and begin to operate as constraints the project must organise around. The spatial direction is no longer evaluated as an image, but as a structure that regulates movement, occupation, and coordination.

For this reason, validation is not a debate. The debate belongs elsewhere. Validation is the act that ends debate by granting authority. It marks the moment when coherence becomes obligation.

Under image-first and AI-assisted workflows, this moment no longer occurs naturally at the beginning of the project. It must be deliberately produced and clearly assumed. Validation therefore functions as an authorial dispositif: the

point at which authority is granted, where a spatial direction becomes the one everyone builds around, and where authorship begins—not through having an idea, but through deciding which direction is allowed to govern the project.

Judgment and the Suspension of Legitimacy

Judgment operates before authority is granted. It is not a corrective step that follows a decision, but a decisive moment that precedes it. Under image-first and AI-assisted conditions, spatial directions often appear early, already coherent and persuasive. The risk at this stage is not the absence of ideas, but the premature transformation of coherence into authority.

Judgment intervenes to suspend this shortcut. Legitimacy is deliberately withheld. A spatial direction is treated not as a solution or a governing framework, but as a hypothesis whose authority has not yet been granted. Judgment does not ask how a direction can be made to work; it asks whether it should be allowed to govern the project at all.

This act of judgment depends on the explicit articulation of criteria. These criteria are not stylistic preferences, thematic intentions, or expressions of taste. They concern what the project will have to answer to once it governs reality: the organisation of bodies and use, climatic conditions, material availability and behaviour, craft ecosystems, and cultural context. Without such criteria, no judgment can take place; propositions are not decided, but merely followed.

Client references enter the project at this stage already charged with meaning and often with legitimacy. Judgment is where these references are interpreted and tested before they are allowed to acquire authority. A direction may align deeply with a client's desire and still require refusal or transformation when it cannot survive the conditions of place, climate, material reality, or long-term use. Judgment does not oppose the client; it assumes responsibility for deciding which dimensions of a client's demand can legitimately structure the project, and which must remain provisional.

In this sense, judgment functions as a gate. It authorises refusal as much as acceptance. A spatial direction may be coherent, attractive, and even technically feasible, yet still be denied authority because it fails to meet the conditions required to govern responsibly. While judgment is active, the direction remains reversible.

Judgment ends at the moment authority is granted. Once a spatial direction is validated, judgment ceases. From that point onward, the question is no longer whether the direction should govern the project, but how its consequences are to be assumed.

Reconstructing Responsibility Under AI Conditions

Responsibility, under contemporary conditions, no longer structures decisions from the outset. When spatial directions are authorised early—before their consequences have been fully articulated—

responsibility is displaced downstream, where it appears only as correction or justification. Reconstructing responsibility therefore requires restoring its role after authority has been granted, not as evaluation, but as endurance.

Responsibility begins once validation has taken place. It assumes that a spatial direction has already been authorised to govern the project and does not reopen the question of legitimacy. From this point onward, professional responsibility no longer concerns choosing a direction, but sustaining it. It operates through the concrete realities that unfold after approval: as spaces are inhabited, circulation patterns are tested by bodies, materials age and require repair, maintenance protocols shape detailing, costs accumulate, and environmental conditions act across seasons. These effects are not secondary adjustments imposed on the project; they are the direct and foreseeable consequences of decisions that were authorised earlier and for which responsibility must now be assumed.

Under AI-assisted conditions, responsibility is particularly fragile. When technical outputs are treated as decisions rather than propositions, authority collapses into compliance, and responsibility is deferred to systems, procedures, or circumstances. Reconstructed responsibility requires that decisions remain answerable over time—to those who maintain the space, finance it, inhabit it, and adapt it once novelty has passed. Authorship persists here not as control over form, but as continuity of decision once images lose their power.

What is at stake is the endurance of authorship. Responsibility preserves the project

as a legible sequence of assumed consequences, rather than as a succession of adjustments imposed by use or delegated to tools. It is through this sustained answerability that authority remains meaningful after validation, rather than dissolving into process or adaptation.

Override as a Condition of Authorship

The term override does not designate an error, a resistance to tools, or a failure to anticipate constraints. It names a precise moment: when a spatial direction that appeared coherent is forced to negotiate conditions it did not originally produce. An override occurs when reality intervenes and a decision must be adjusted, limited, or reweighted because it encounters forces that exceed its internal logic.

An override is not a rejection of the project's direction. It is an act of arbitration. It obliges the project to choose what takes precedence and at what cost. Climate may force a reconfiguration of spatial logic; material availability may require substitution or redesign; maintenance realities may simplify detailing; budget constraints may reweight durability against formal ambition; client desire may be confronted with cultural or contextual limits. These situations do not invalidate the project. They force it to declare its priorities.

It is at this point that authorship becomes legible. Not through invention, but through the acceptance of trade-offs. An override exposes the position from which decisions are taken when coherence alone is no longer sufficient. It reveals what the project protects, what it sacrifices, and what it transforms in order to remain operative.

When overrides are undocumented or absorbed silently, these decisions disappear from view. What remains visible is the final form, detached from the conflicts that shaped it. Responsibility is then attributed to images, tools, budgets, or “the process,” rather than to judgment. The project persists, but the position from which it was decided is no longer readable.

Override must therefore be understood not as an exception, but as a condition of authorship under contemporary conditions. It is the moment where authority is tested by constraint and where authorship becomes accountable through decision rather than coherence. Authorship is not defined by the origin of a spatial proposition, but by the capacity to assume responsibility for the reweighting it demands once it is confronted with reality.

Conclusion

This mémoire is structured around a single problem: identifying where and when authorship can still be exercised in interior architecture under platform-based and generative conditions, when references and spatial propositions increasingly precede the articulation of what a project must answer to. The question posed is not aesthetic, but temporal and structural.

Historically, authorship in interior architecture became legible when reference entered the project after a spatial problem had been formulated and responsibility established. In this configuration, coherence followed obligation, and legitimacy emerged through judgment exercised under constraint. Responsibility structured selection, and authority was assumed rather than inherited.

Contemporary design culture disrupts this order. Platform-based visual circulation and generative systems produce spatial coherence and apparent legitimacy upstream, before criteria have been articulated and before responsibility can operate. When coherence precedes obligation and legitimacy precedes deliberation, authorship is displaced. Decisions are no longer clearly assumed; they are followed, adapted, or justified after the fact.

The findings of this research are unequivocal. Under image-first and AI-assisted conditions, authorship cannot be secured at the moment of generation, cannot be guaranteed by visual coherence, and cannot be preserved through intention alone. Where legitimacy is granted too early, responsibility is excluded from the moment of selection. Authorship becomes unreadable not because decisions disappear, but because the position from which they are taken can no longer be reconstructed.

This mémoire therefore establishes that authorship has not vanished, but relocated. It now operates where authority itself is organised: where legitimacy is deliberately delayed, where judgment precedes approval, and where validation marks the transition from possibility to obligation. Authorship becomes legible not through the production of form, but through the structuring of authority under constraint.

This relocation carries consequences that cannot be ignored. Validation can no longer be treated as a technical or secondary step. When it remains implicit or reactive, responsibility dissolves into process, systems, or images that appear self-evident. Spaces are delivered and inhabited, but the chain of decision collapses into compliance rather than assumption.

For interior architecture as a discipline, this implies a shift in what must be considered central. Practice, institutions, and education can no longer focus solely on the capacity to generate propositions. They must account for the timing of legitimacy, the suspension of authority, and the assumption of consequences as core professional conditions.

What this research ultimately establishes is a shift in how interior architecture must be understood and evaluated. Authorship no longer coincides with generation, but with the organisation of authority. Projects must therefore be read not only through their coherence, but through the conditions under which legitimacy was granted and consequences were assumed. This is the terrain on which responsibility, and therefore authorship, can still be exercised.

